



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

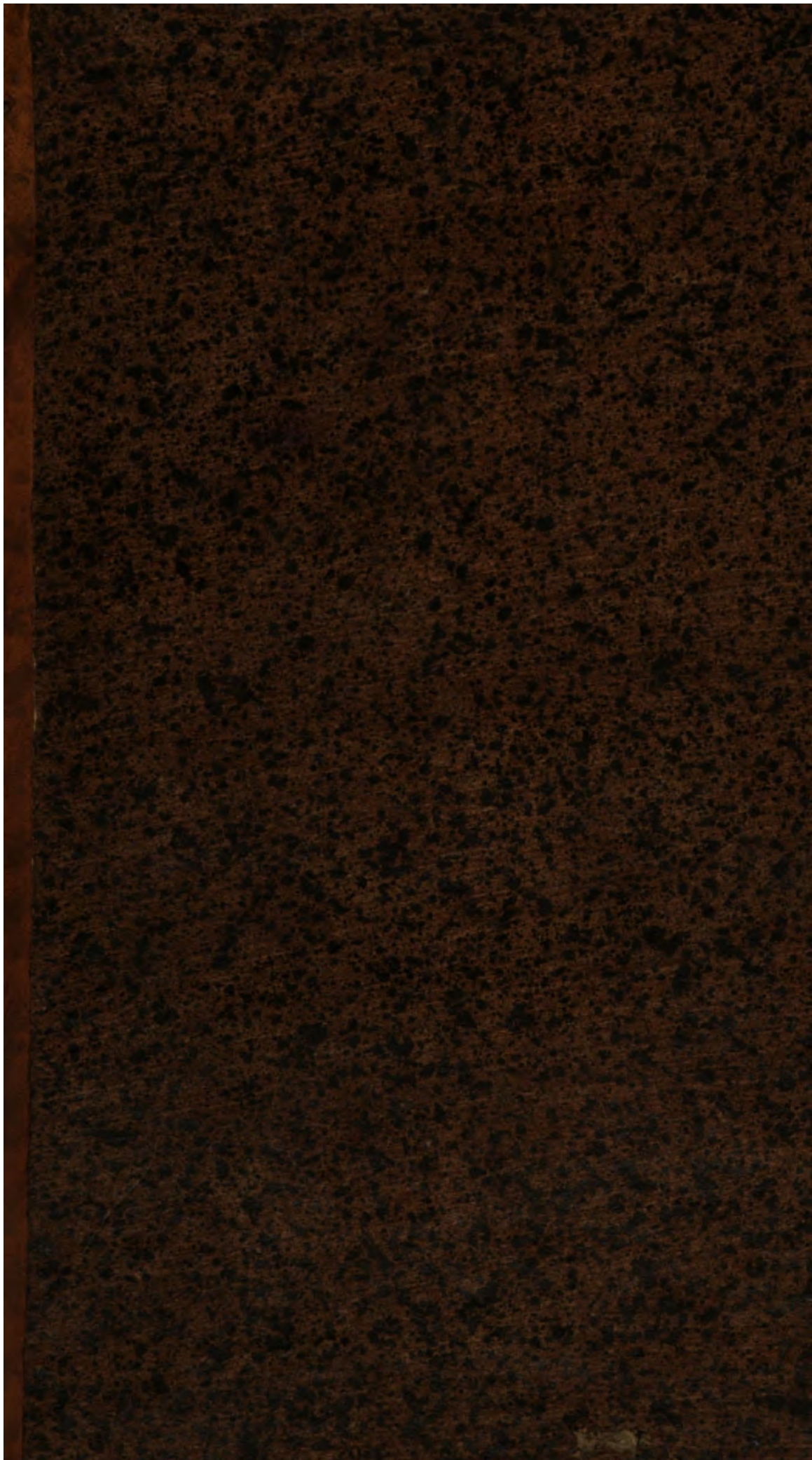
This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

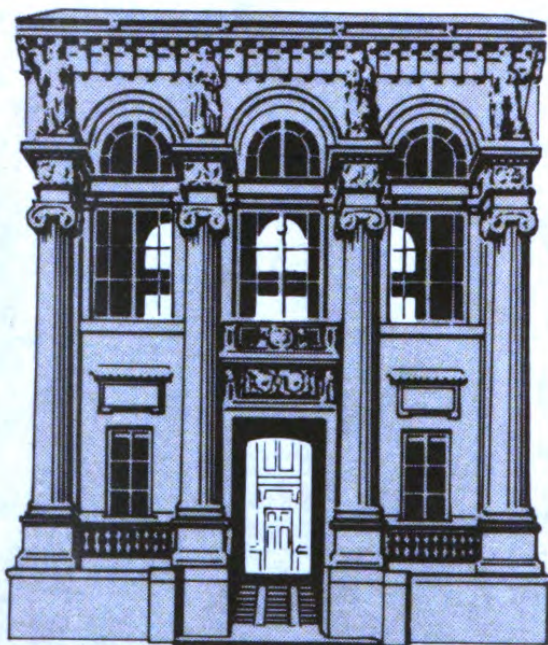


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



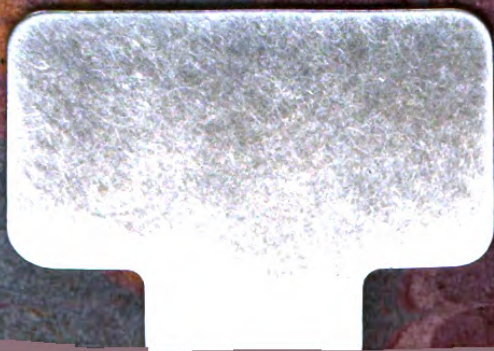


TAYLOR  
INSTITUTION  
LIBRARY



ST. GILES · OXFORD

VET. FR. II A. 2222









[ J.-V. de La Croix ]



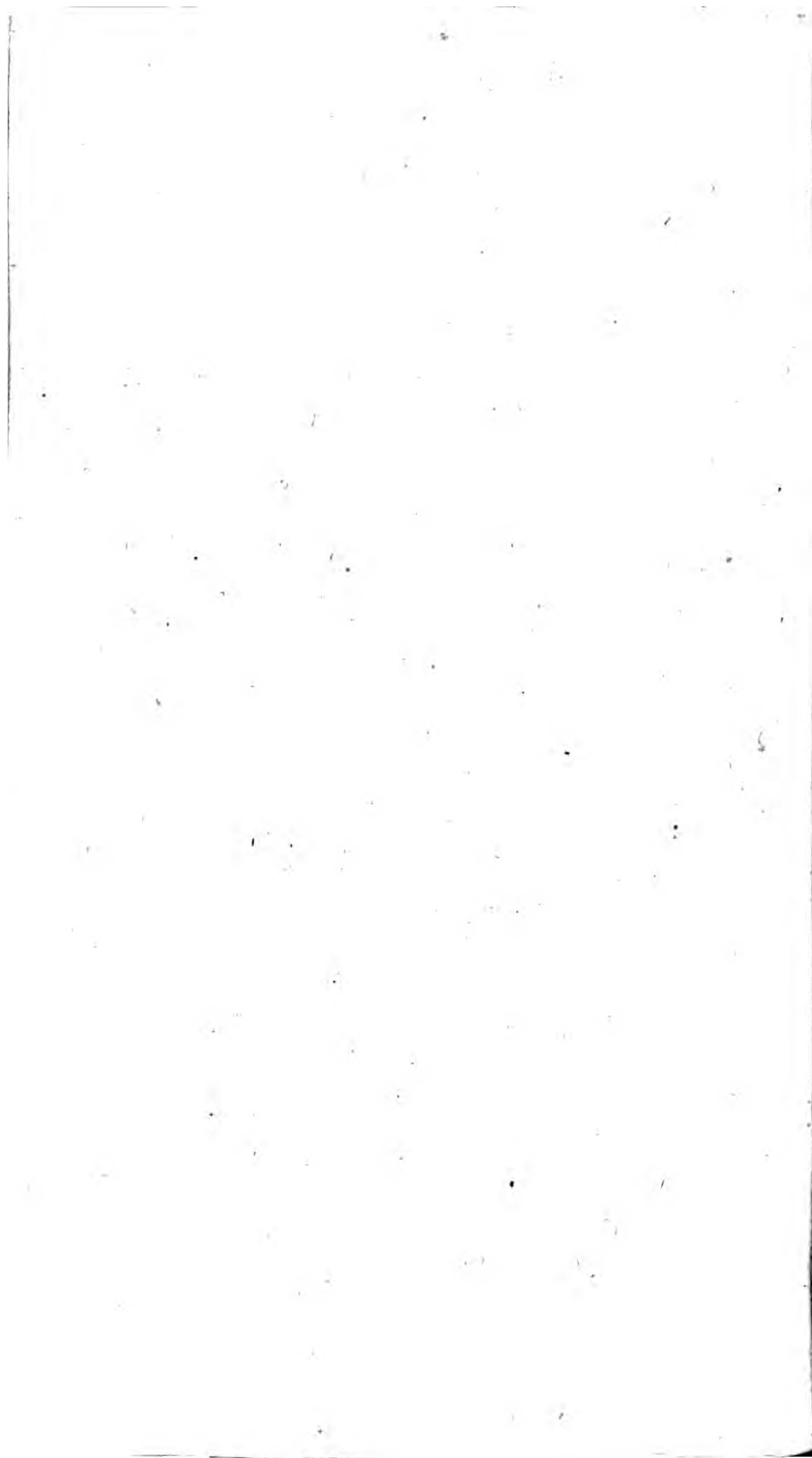
Fürstlich - ...

Familienbibliothek

\* Schloß Eberding \*

XIV, 14







LA  
VRAIE RICHESSE,  
ET  
LE MOYEN DE RÉUSSIR,  
CONTES,  
SUIVIS  
DES MÉMOIRES  
DE VICTOIRE.



A AMSTERDAM;

*Et se trouve A PARIS,*

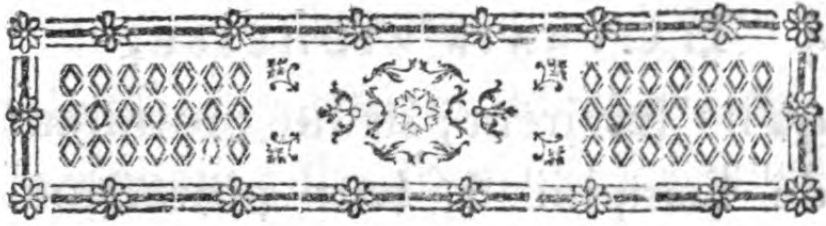
Chez { DURAND, Neveu, Libraire, rue  
Saint Jacques, à la Sageffe.  
V. REGNARD, Imp. & DEMONVILLE,  
Libraires, Grand'Salle du Palais.

---

M. D C C. L X X.

1875  
1876  
1877  
1878  
1879  
1880  
1881  
1882  
1883  
1884  
1885  
1886  
1887  
1888  
1889  
1890  
1891  
1892  
1893  
1894  
1895  
1896  
1897  
1898  
1899  
1900  
1901  
1902  
1903  
1904  
1905  
1906  
1907  
1908  
1909  
1910  
1911  
1912  
1913  
1914  
1915  
1916  
1917  
1918  
1919  
1920  
1921  
1922  
1923  
1924  
1925  
1926  
1927  
1928  
1929  
1930  
1931  
1932  
1933  
1934  
1935  
1936  
1937  
1938  
1939  
1940  
1941  
1942  
1943  
1944  
1945  
1946  
1947  
1948  
1949  
1950  
1951  
1952  
1953  
1954  
1955  
1956  
1957  
1958  
1959  
1960  
1961  
1962  
1963  
1964  
1965  
1966  
1967  
1968  
1969  
1970  
1971  
1972  
1973  
1974  
1975  
1976  
1977  
1978  
1979  
1980  
1981  
1982  
1983  
1984  
1985  
1986  
1987  
1988  
1989  
1990  
1991  
1992  
1993  
1994  
1995  
1996  
1997  
1998  
1999  
2000  
2001  
2002  
2003  
2004  
2005  
2006  
2007  
2008  
2009  
2010  
2011  
2012  
2013  
2014  
2015  
2016  
2017  
2018  
2019  
2020  
2021  
2022  
2023  
2024  
2025





LA  
VRAIE RICHESSE,  
C O N T E.

DANS ce quartier brillant que l'opulence parcourt à grand bruit, demeuroit un jeune Provincial, que ses parens avoient envoyé à la source des richesses ; il n'y pouvoit que l'humiliation & le mépris. Il s'étoit présenté plusieurs fois sous des dehors simples à ces hommes, qui, dans le sein de la magnificence, dévorent tranquillement le fruit qu'a produit l'indigence & la peine. La première fois

#### 4 LA VRAIE RICHESSE,

qu'ils le virent, ils lui promirent de l'emploi & leur protection. L'espérance le ramena bientôt à leur Hôtel; mais ils lui parurent fort occupés de leurs affaires, & très-peu des siennes. Il revint souvent grossir le nombre de ces malheureux que le besoin fixe dans l'anti-chambre, & que le riche orgueilleux humilié de son regard. Fatigué, découragé, l'ennui, le dégoût, flétrissoient les graces de sa jeunesse; il jettoit un regard d'envie sur ces voitures éclatantes, emportées par deux courriers fougueux qui bondissent & s'agitent sous le fouet qui les menace. Quelquefois lorsqu'il étoit dans l'attente, une Nimphe toute resplendissante de diamans traver-



C O N T E. 5

soit d'un pas léger de vastes appartemens ; son sourire , ses yeux animés par le plaisir & le désir de l'inspirer , le goût exquis de son ajustement , le doux parfum que sa présence sembloit répandre autour d'elle , tout enchantoit le jeune Provincial ; mais hélas ! cette beauté fuyoit loin de lui , elle alloit sous la figure de l'Amour enlever l'or qu'entasse l'avarice , pour le répandre sur ce peuple industrieux qui crée les jolies bagatelles qui amusent les enfans du luxe.

Dolmont , c'étoit le nom du jeune Provincial , revenoit tristement chez lui , dévoré par d'inutiles désirs ; il n'imaginoit point de bonheur sans la richesse , & il touchoit à la pauvreté. Un Sage au-

A iij



6 LA VRAIE RICHESSE,

quel il confia ses peines, eut pitié de sa foiblesse. Jeune insensé, lui dit-il, ton cœur brûle déjà de la soif de l'or; tu arrêtes un regard jaloux sur le riche, & tu te dis en murmurant : pourquoi le Ciel ne m'a-t-il pas fait naître aussi dans le sein de l'opulence? Ah! si tu imagines que ce soit là où est le repos & la paix, que tu es à plaindre! Mais, mon ami, poursuivit le Philosophe, en prenant la main de Dolmont, suis-moi; je veux dissiper ton erreur. Le jeune Provincial accompagna le Philosophe qui le conduisit chez le plus riche Financier de Paris. Arrivés à sa porte, entrons, dit le Sage, dans cette maison, traversons ces appartemens immenses où l'inté-



rêt attache une foule de Commis ;  
jette les yeux sur ces coffres que  
le fer environne & défend ; vois  
ces armoires où l'or est entassé ;  
entends-tu ce bruit sourd, dont  
l'argent dans sa chute pesante fait  
retentir ces vouîtes éloignées ? Re-  
garde ces misérables qui plient  
sous le poids de leur charge , &  
viennent sans cesse grossir cette  
mer d'opulence ; tes yeux ne peu-  
vent se détacher de dessus ce spec-  
tacle ; viens contempler avec moi  
de nouvelles richesses ; parcourons  
ces salons où le luxe déploie toute  
sa magnificence ; vois ton image  
répétée mille fois dans ces glaces  
ornées de guirlandes ; admire ces  
vases que l'or soutient & enrichit ;  
examine la beauté de ces étoffes

## 8 LA VRAIE RICHESSE,

qui doivent briser l'éclat du jour ;  
& que les graces semblent tenir  
suspendues. En parcourant ces pié-  
ces si voluptueusement meublées ;  
tes regards sont frappés d'une riche  
collection de tableaux ; tu les arrê-  
tes sur cette tempête que le pinceau  
de Vernet a faisi ; le Ciel tout en-  
flammé & la mer blanchie d'écume  
jettent l'effroi dans ton ame ; ces  
malheureux qui luttent contre les  
flots & font prêts d'être englou-  
ris , te font pâlir d'horreur. Mais  
la touche légère de Creuze , &  
le coloris brillant de Boucher vont  
t'enchanter ; le tendre sourire de  
cette jeune enfant qui adresse ses  
premiers vœux à l'Amour , & ses  
charmes naissans font palpiter ton  
cœur. Je le vois, si tu avois une

prière à faire, ce ne seroit pas à l'Amour, mais à celle qui l'implore, que tu l'adresserois. Transporté d'admiration, heureux, t'écries-tu, heureux celui qui possède toutes ces merveilles ! Insensé ! quelle est ton illusion ! Appuie ta main sur cette rampe dorée, & jette en descendant les yeux sur cet escalier superbe, où le marbre plus blanc que l'albâtre, offre à tes pieds un appui spacieux. En passant sous ce vestibule, dont la voûte est soutenue par des colonnes qui semblent s'élaner pour l'arrêter, examine ces riches desseins répandus avec art sur le mur qu'ils te dérobent. Avançons vers ce jardin, où des fleurs éclatantes bravent les rigueurs de l'hiver.



Admire ces compartimens variés si agréablement; c'est ici que l'art semble avoir voulu étaler ses charmes & son pouvoir; la nature lui a tout abandonné; elle a fui au loin, & a emporté avec elle toutes ses richesses; ces vases de porcelaine, ces plates-bandes remplies d'un sable brillant, n'offrent point à la bouche altérée le fruit que l'œil cherche, & que la main veut saisir.

Passons sous cette charmille épaisse, les feux brûlans du midi ne peuvent la pénétrer, peut-être y rencontrerons-nous celui dont le fort te paroît si au-dessus du tien. Mais je crois l'appercevoir..... Oui, c'est lui.... Vois-tu sur cette terrasse cet homme pâle & livide

qui s'avance vers nous à pas lents ? Son regard triste & sombre est attaché sur la terre ; les soucis ont sillonné son front , & la crainte a flétri ses joues ; la vieillesse , appelée par le trouble & la peine , a hâté sa marche pesante , elle est venue défigurer ses traits & assiéger son corps. Environné de ces vaines richesses qu'il a tant désirées , son cœur n'ose en jouir ; le bonheur semble se répandre autour de lui sans pouvoir pénétrer dans son ame ; il croit déjà voir le glaive de la mort suspendu sur sa tête tremblante , & ses avides héritiers se disputer ses riches dépouilles ; leurs vœux parricides retentissent au fond de son cœur ; le chagrin qui s'est attaché à son sein , mine ses

14 LA VRAIE RICHESSE,

mode, & que leur bonheur n'étoit que dans l'idée des autres.

Le lendemain, le Sage qui daignoit s'occuper de son bonheur, le mena chez un de ses amis qui demeuroit au-dessus de ces boulevards, où la populace attirée par des Bateleurs, se porte en foule, & vient contraster avec l'opulence.

Une petite maison heureusement située, d'où l'on découvroit une campagne étendue & variée, étoit la retraite où l'ami du Philosophe voyoit écouler sa vie. L'épouse qu'il chériffoit lui avoit donné une fille que la nature avoit embellie, & que l'éducation formoit tous les jours. Le pere mettoit tout son bonheur à la voir



heureuse ; il la conduisoit à la vertu par une pente si douce, qu'il n'en coûtoit rien à son cœur pour être pure. Sa mere, qui étoit sa plus tendre amie, n'étoit point jalouse des charmes de sa fille, & des graces de sa jeunesse. De Valcens, l'ami du Philosophe, s'étoit retiré du monde, parce qu'il avoit appris à s'en passer ; il ne haïssoit pas les hommes, mais il les craignoit. Les momens qu'il ne donnoit pas à l'amitié & à l'éducation de sa fille, étoient partagés entre l'étude & l'exercice. Il cultivoit un petit jardin dont les fleurs lui paroïssent plus éclatantes, & les fruits plus délicieux que ceux que la nature produisoit ailleurs. Il aimoit les sciences, non pas pour

16 LA VRAIE RICHESSE,

paroître plus savant, mais parce qu'elles élevoient son ame & calmoient ses passions; parce qu'elles dispofoient son cœur à la tolérance & à l'humanité. Heureux dans la médiocrité, il n'envioit pas les richesses, parce qu'elles ne font qu'augmenter les befoins; il ne défireoit pas les dignités, parce qu'elles livrent l'homme à l'envie & à l'inquiétude.

Dolmont ne vit point de dorure dans cette maison simple & propre; les murs n'en étoient point tapiffés de brillantes étoffes richement encadrées; les appartemens bien éclairés étoient commodes & distribués avec goût; tout annonçoit l'aifance & la générofité du maître, mais le luxe n'y paroiffoit nulle part.

De Valcens invita son ami & son disciple à venir se promener dans son jardin. Pendant que Dolmont considéroit quelques fleurs, les deux Sages dissertoient paisiblement sur la matiere, sur le principe du mouvement. Le Philosophe demandoit à son ami, si en supposant la matiere éternelle, ce seroit détruire la Divinité? Si l'on pouvoit concevoir des imperfections dans l'ouvrage d'un Être parfait? Si Dieu avoit pu vouloir dans un temps ce que sa sagesse éternelle n'avoit pas voulu dans un autre? Le Philosophe faisoit beaucoup d'autres questions à son ami, qui lui répondoit avec justesse & sans aigreur. Dans ce moment un domestique vint avertir

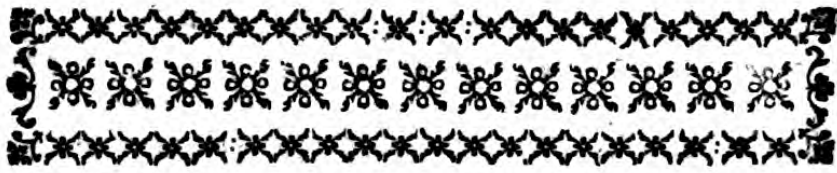


que le dîné étoit servi. Dolmont & le Philosophe s'avancerent avec de Valcens vers le falon , où une jeune personne suivie de sa mere venoit de descendre : elle courut embrasser son pere , répondit en souriant à son ami, & salua avec grace le jeune disciple. Pendant le repas, Dolmont jettoit souvent les yeux sur Valcens ; le tendre attachement qu'il paroissoit avoir pour son épouse , le plaisir avec lequel il écoutoit sa fille & excitoit sa gaieté , sa joie qui éclatoit en parlant à son ami , le calme de son ame qui se peignoit dans ses discours & dans ses gestes , présentoient au jeune Provincial l'image du bonheur ; mais ses regards s'arrêtoient encore avec plus de plaisir

sur l'aimable enfant dont les graces étoient si touchantes.

Le soir, en revenant de chez Valcens, le Sage dit à son disciple : nous venons de voir celui qui possède la vraie richesse. Oui, répondit Dolmont en rougissant, votre ami est bien riche, mais l'époux de sa fille le sera encore davantage.





L E

MOYEN DE RÉUSSIR,

C O N T E.

**D**E VERNIS, fils d'un Président qui ne lui avoit laissé qu'un nom & des dettes, étoit dans cet âge où la folie est un agrément. Un air noble, des sourcils bien marqués, des yeux vifs & brillans, des dents plus blanches que l'ivoire; une taille leste, lui tinrent longtemps lieu de fortune. Une veuve riche, dont les charmes commençoient à se flétrir, mais dont les désirs n'étoient pas éteints, en prenoit soin; elle lui donnoit des bi-



**LE MOYEN DE RÉUSSIR, CONTE. 21**

joux précieux , lui faisoit broder des habits du meilleur goût , & elle lui disoit que ses mains en avoient tracé le dessein : le moyen de les refuser ! De Vernis avoit sans doute un très-beau naturel. La veuve , touchée de sa reconnoissance , augmentoit tous les jours ses bienfaits ; elle vendoit ses Terres pour satisfaire ses fantaisies , & payer son jeu. Emporté par le plaisir , il répandoit l'or à pleines mains , il croyoit puiser dans une source intarissable ; mais il vit bientôt les soucis dévorer le cœur de sa bienfaitrice. Des créanciers vinrent répandre le trouble & l'inquiétude dans sa maison. Déjà leur triste murmure se faisoit entendre. Vernis s'apperçut que sa veuve

étoit ruinée ; l'idée de son indigence le fit frémir , il se reprocha ses folles dépenses ; il n'étoit plus temps , l'argent une fois échappé des mains du prodigue , n'y revient plus.

De Vernis voulut aussi faire des dettes , mais toutes les bourses se fermerent à son approche ; ses Marchands n'avoient jamais ce qu'il désiroit ; s'il demandoit des diamans , son Joaillier venoit de vendre les seuls qui lui restoient. Il sentit qu'il devoit s'éloigner d'une ville où il n'avoit pas même le moyen de s'endetter. Il quitta sa bienfaitrice avec peine , & lui promit qu'il n'oublieroit jamais ses généreux soins. Il avoit entendu dire que Paris étoit la ville où l'in-

digence trouvoit le plus de ressource. Il se mit humblement dans un carrosse de voiture, & fit route avec deux Capucins qu'il n'osa persifler, parce qu'il n'avoit guère plus d'argent qu'eux : eh puis, que favoit-il si un jour il ne seroit pas trop heureux... Hélas ! où ne nous conduit pas la misère ? Un Officier Gascon qui venoit d'être réformé, après avoir dépensé des sommes considérables avec les femmes, se trouvoit forcé d'aller dans cette maudite voiture, pour rappeler à ses Protecteurs qu'il vivoit encore. Il parla beaucoup de sa noblesse, des hommes qu'il avoit tués, des femmes auxquelles il avoit fait tourner la tête, de ses parens qui occupoient les premiers em-

24 LE MOYEN DE RÉUSSIR,  
ploit à la Cour. De Vernis n'en  
crut rien, & eut raison; mais com-  
me le besoin rend les hommes fort  
lians, il le laissa mentir tout à son  
aise.

Arrivé à Paris, de Vernis prit une  
chambre garnie en attendant que la  
Providence lui donnât des meu-  
bles. Il alloit souvent aux specta-  
cles, aux promenades; il sourioit  
à la Comédie pour montrer ses  
belles dents, & fredonnoit à l'O-  
pera pour faire entendre sa jolie  
voix; les femmes le fixoient un  
instant, le faisoient observer, mais  
pas une d'elles ne lui demandoit  
sa main pour la mener à sa voiture.  
Ses habits si brillans commen-  
çoient à perdre leur fraîcheur; ses  
bijoux avoient été emportés par  
le



le besoin ; son vieux laquais ne trouvoit déjà plus de crédit ; il voyoit la cruelle misere approcher ; en vain il faisoit ses efforts pour pouvoir lui échapper , elle alloit le saisir. Tous les soirs il rentroit chez lui , pensant beaucoup , & ne mangeant guères.

Un jour qu'il revenoit de la Comédie , il résolut de faire une Pièce intitulée *l'Espoir trompeur* ; mais s'il n'est pas aisé de rire dans l'indigence , il est encore plus difficile de faire rire les autres. Après quinze jours d'un travail continuel , sa Comédie fut achevée ; il la porta à une Actrice qui jouoit les rôles de sentiment , & qui avoit beaucoup de sensations. Elle jeta les yeux sur sa Pièce ; elle en trouva

26 LE MOYEN DE RÉUSSIR,  
les plaisanteries froides, les scènes  
décousues, & le dénoûment peu  
vraisemblable. De Vernis qui igno-  
roit que c'étoit là le jargon ordi-  
naire, voulut défendre son Ou-  
vrage ; mais l'Actrice plaisanta de  
son humeur ; elle lui fit ensuite  
des excuses sur sa franchise. En  
lui parlant elle examinoit sa jambe  
bien dessinée, la noblesse de sa  
taille, les graces de sa figure ; cet  
ensemble la faisoit rougir & l'at-  
tendrissoit ; elle voulut baisser les  
yeux, & fuir le danger ; elle passa  
dans une autre pièce toute res-  
plendissante de glaces ; il n'y avoit  
qu'un seul meuble, mais qu'il étoit  
séduisant ! Il présentoit à la vo-  
lupté un appui doux & commode.  
La jeune Actrice s'y reposa. De

---

Vernis , qui la devina , se plaça près d'elle ; elle fit semblant de s'éloigner , il l'embrassa , elle lui fit des reproches , & il les mérita.

L'Actrice trouva à de Vernis beaucoup d'esprit & de grands talens ; elle présenta le lendemain sa Pièce , qui fut acceptée sur le champ , & jouée quelques jours après. Le public qui n'avoit pas de raison pour la trouver bonne , la siffla ; mais aidé des conseils d'un homme intelligent & versé dans l'art du Théâtre , Vernis en supprima des longueurs , y répandit plus d'action , plus de sentiment , & le Parterre la redemanda.

Cette apparence de succès le fit connoître. On vit dans une loge un jeune homme ému , attentif ;

28 LE MOYEN DE RÉUSSIR,

qui suivoit tous les pas , tous les gestes des Acteurs ; qui murmuroit tout bas , puis jettoit les yeux sur les spectateurs avec inquiétude ; qui sourioit & faisoit ses efforts pour concentrer sa joie lorsqu'on applaudissoit. On se douta que c'étoit l'Auteur de la Pièce. Les femmes lui trouverent une physionomie spirituelle ; elles applaudirent en le regardant d'un air satisfait. De Vernis rougit , & n'en parut que plus aimable ; son tein étoit animé par le plaisir , il éprouvoit déjà qu'il y a une sorte de mérite qui vaut mieux que le génie. A la fin du spectacle il se vit entouré de femmes toutes éclatantes , qui lui dirent des choses très-agréables. Le mari de l'une



d'elles l'invita d'un grand souper qu'il devoit donner le soir même. Vernis l'accepta , il montra beaucoup d'usage & de galanterie. On fit de la musique ; il chanta , sa voix parut belle & son goût délicieux : l'amour & le plaisir l'attachèrent à la chaîne brillante que l'on nomme le grand monde.

Une femme assez jolie , qui aimoit la jeunesse parce qu'elle est obligeante , l'engagea de venir à sa campagne. Son mari , qui tous les jours alloit à l'Audience & se réveillait pour opiner , devoit encore rester trois mois à Paris. La Dame s'en éloigna avec bien du regret & beaucoup d'inquiétude ; son époux l'embrassa ; la scène fut très-attendrissante. Vernis donna

la main à la femme, & salua le mari. Une jeune veuve avec un Officier aux Gardes, qui paroissoit l'aider à supporter l'ennui du veuvage, Madame de Saint-Leger & de Vernis, remplissoient la berline que six chevaux emportoient. A peine furent-ils arrivés, qu'ils s'occupèrent des préparatifs de fêtes, de comédies; des Amis vinrent de tous côtés, & rendirent les plaisirs plus bruyans. Cependant Madame de Saint-Leger n'aimoit pas un si grand monde. On ne peut pas jouir de soi, disoit-elle à de Vernis: on n'entend que du bruit; la campagne n'est intéressante qu'avec ses amis; mais les connoissances lui ôtent tous ses charmes. Lorsque l'on voudroit

Être seul, on se voit environné d'importuns, qui ne peuvent même dédommager des illusions que leur présence a dissipées. Moi qui me plairois à m'entretenir avec un homme dont l'esprit est agréable, puis-je le voir seul un instant? Des petites femmes sans idées, des hommes qui voudroient paroître plaifans, viennent sans cesse nous étourdir de leur babil fatigant. Pendant que Madame de Saint-Leger parloit, son sein étoit agité, ses yeux s'arrêtoient tendrement sur Vernis. Il comprit qu'elle aimoit les conversations particulières. Il lui proposa de passer chez elle dans ce temps où le silence & les ténèbres répandent le calme dans les idées. Alors, lui

32 LE MOYEN DE RÉUSSIR,  
dit-il, nous pourrons sans crainte  
nous occuper des grands mysteres  
de la nature, & du principe des  
choses. Je suis sûr, continua-t-il  
d'un air riant, que nos recherches  
nous conduiront à d'agréables vé-  
rités. Madame de Saint-Leger rou-  
git, se fit presser pour répondre. Il  
faut, reprit-elle, que j'aie bien  
envie de m'instruire & une grande  
opinion de votre sagesse, de votre  
honnêteté, pour consentir à vous  
recevoir dans ces momens que l'a-  
mour voudroit souvent ravir. Ver-  
nis entendant du bruit, lui baïsa  
la main, & alla au-devant de deux  
jeunes femmes qui venoient d'un  
air riant conter quelques folies à  
Madame de Saint-Leger.

La nuit, pendant que tout le



monde reposoit , elle éloigna ses Femmes , & de Vernis passa dans son appartement. Elle fut bien étonnée de trouver à un jeune Agréable autant de force & d'énergie dans le raisonnement , tant de grandeur dans les idées , tant de vivacité dans l'expression. Trop aimable jeune homme , lui dit plusieurs fois Madame de Saint-Leger , en cherchant à ranimer l'entretien , votre éloquence est remplie de charmes. Ah!... qu'il est doux de vous entendre!

Tous les jours elle éprouvoit un désir plus vif de se confirmer dans les principes de Vernis ; elle faisoit toutes les occasions que le hasard pouvoit lui fournir pour converser avec son aimable

34 LE MOYEN DE RÉUSSIR,  
Philosophe; quoiqu'il fût un peu  
fatigué de parler si souvent, ce-  
pendant il ne pouvoit se refuser  
aux tendres empressements de Ma-  
dame de Saint-Leger.

Comme il étoit encore à la cam-  
pagne, il apprit qu'un oncle très-  
riche & fort vieux, qui lui avoit  
fait à Paris un accueil très-froid,  
venoit de mourir. Il donnoit par  
son testament tout son bien à l'é-  
poux de sa fille qu'il avoit perdue  
depuis quelque temps, & ne lais-  
soit à son neveu qu'une très-petite  
pension. De Vernis, qui avoit ap-  
pris à connoître le prix de l'argent,  
plaida pour faire casser le testa-  
ment. Les premiers Juges ne lui  
furent pas favorables, il en ap-  
pella. M. de Saint-Leger fut Rap-

porteur de son affaire; son épouse pleine de reconnoissance pour les leçons de son jeune Philosophe, démontra à son mari combien il étoit injuste de dépouiller un neveu aussi aimable, d'un bien que la Loi lui donnoit, pour le faire passer dans les mains d'un étranger: elle parla avec tant de chaleur, elle mit tant de graces dans ses discours, elle se montra si tendre, si généreuse, qu'elle obtint de son mari le jugement le plus avantageux. De Vernis, après lui en avoir marqué sa reconnoissance d'une maniere très-agréable, revint à Paris pour arranger ses affaires. Il étoit obsédé de Fermiers qui venoient lui offrir de l'argent à plaines mains, pour qu'il voulût

les continuer dans leurs recettes. Tous les jours il découvroit de nouvelles richesses. Le hafard lui fit rencontrer celui qui lui avoit disputé la succession de son oncle. Je suis bien étonné, lui dit-il d'un air de franchise, d'avoir perdu mon procès ; il étoit juste, & de plus, j'étois l'ami de mon Rapporteur. Et moi, répondit modestement de Vernis, j'étois celui de sa femme.

Le premier soin de cet aimable jeune homme fut de s'informer de la veuve trop généreuse dont il avoit dissipé la fortune ; il apprit qu'elle étoit dans les horreurs de l'indigence ; il partit aussi-tôt pour lui offrir des secours. Il se fit conduire dans un appartement obscur, où, à la lueur d'une lampe, cette



veuve délaissée s'occupoit d'un travail dont le fruit suffisoit à peine pour la nourrir. De Vernis, en se rappelant son ancienne opulence, éprouva à l'aspect de sa misere une émotion cruelle ; il courut embrasser sa bienfaitrice. Dans quel état je vous retrouve ! s'écria-t-il en répandant des larmes sur ses joues que le chagrin & les pleurs avoient creusées. O bon jeune homme ! dit la veuve indigente en le pressant dans ses bras , depuis le jour où vous partites de cette ville, voilà le premier sentiment de joie que mon ame éprouve : ce ne sont pas mes richesses que j'ai regrettées ; puissé-je n'avoir que mes bienfaits à me reprocher, je n'aurois point à rougir en vous voyant, & le re-

mords ne déchireroit pas mon cœur. Mais, dites-moi, quel événement heureux vous ramene ici? Votre bonheur peut seul adoucir mes peines. De Vernis lui fit part de la révolution de sa fortune: il la conjura ensuite de vouloir accepter une pension de douze cent livres, qu'elle ne reçut qu'avec peine.

Après avoir arraché sa bienfaitrice à la misère, il la quitta en l'assurant d'une éternelle reconnaissance, & revint à Paris où l'ambition & le plaisir l'appelloient.

De Vernis, qui réunissoit à l'avantage des richesses un nom que ses ancêtres avoient illustré, voulut se rendre digne de le porter. L'état de son père, plus utile aux hommes

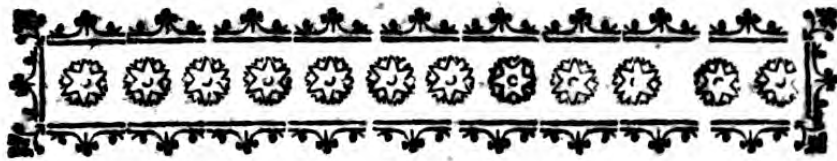
que la profession des armes , eut cependant pour lui moins d'attrait. Il entra dans ce corps qui marche sous l'étendard de l'Amour & de la Gloire , qu'une jeunesse fémillante & brave rend formidable à l'ennemi ; il obtint bientôt après une Compagnie de Cavalerie. Ce n'étoit qu'avec peine qu'il cédoit à son devoir qui l'entraînoit souvent loin de la Capitale. La veille de son départ , il se monroit à ses Maîtresses encore plus tendre , plus intéressant , & leur laissoit ensuite le soin de son avancement. Sa valeur secondoit à la vérité les puissans efforts de l'Amour ; il marchoit à l'ennemi d'un air aussi fier , qu'il se présentoit avec grace devant les femmes ; il étoit aussi terrible dans

la mêlée, que doux & pressant lorsqu'il revoyoit l'aimable objet qui fixoit ses regards enflammés.

Le Colonel de Vernis fut tué dans une action où son Régiment avoit donné avec chaleur. De vieux Officiers espéroient le remplacer; mais l'Amour expédia pour de Vernis le brevet que les autres attendoient.

O mes amis ! s'écria-t-il tout transporté de joie, en embrassant ses camarades, ne rendez vos hommages qu'aux femmes; aimé d'elles, on fait jouer de mauvaises Pièces, on gagne des procès douteux, & l'on obtient des Régimens.





## IL FAUT ÊTRE DEUX,

### *C O N T E.*

**L**UCILE, veuve à vingt-deux ans d'un époux triste & jaloux, goûtoit depuis long-temps le charme de l'indépendance. Attachée à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde, le plaisir voloit à sa voix. Elle étoit riche & belle ; que de raisons pour être environnée d'adorateurs ! Tous flattoient sa vanité, mais pas un d'eux n'intéressoit son cœur ; la triste indifférence flétrissoit les jeux que l'opulence faisoit naître.

Fatiguée de ne voir que des femmes dévorées de vapeurs, de petits



Abbés ridiculement ennuyeux ; des Officiers mécontents, elle s'écria dans un moment de vérité, oh la fotte chose que le monde ! Ses yeux s'arrêterent par hasard sur une brochure du jour. Le charme d'une agréable solitude y étoit heureusement peint. Je veux aussi le goûter, dit-elle, ce charme si vanté ; j'irai à ma campagne toute seule, je parcourrai mon parc ; mon esprit ne sera point troublé dans ses douces chimères : hélas ! souvent elles font au-dessus de la réalité : je jouirai à mon aise du spectacle de la nature. Ici je suis par-tout renfermée dans des prisons ; si je vais au spectacle, je me trouve ferrée dans une loge ; si je reste chez moi, des murs do-

rés arrêtent mes regards, mes glaces ne me répètent que les mêmes objets; eh quels objets!....

Lucile étoit emportée dans ses désirs. Vîte elle sonne, ses gens accourent, elle ordonne que l'on mette ses chevaux à sa voiture; elle y fait porter quelques livres. Ses femmes exécutent promptement ses ordres, la suivent; elle monte dans son carrosse & s'éloigne de Paris; elle voudroit déjà être arrivée à sa petite campagne; elle brûle de respirer l'air suave qui s'élève du sein des fleurs; elle ne veut plus entendre que le bruit des sources jaillissantes; elle découvre déjà les montagnes qui dominent sur de vastes plaines tapissées de verdure; ses yeux suivent dans

44 IL FAUT ÊTRE DEUX,

la prairie le gibier qui la parcourt sans crainte; l'air retentit du chant de l'alouette, qui fuit & s'élève d'une aîle légère : tous ces objets qui se succèdent, ravissent son ame. C'étoit peut-être la première fois que d'un œil attentif elle avoit contemplé la nature ; elle voit, elle éprouve qu'on ne l'a point trompée. Déjà sur la pente d'un côteau elle apperçoit une maison ombragée d'arbres touffus ; son cœur palpite, c'est sa jolie retraite qui s'est offerte à ses regards ; ses chevaux d'un pas précipité la portent en un instant dans ce lieu charmant. A peine est-elle descendue de sa voiture, qu'elle vole à son fallon ; bientôt elle le quitte pour aller dans son jardin ; ses yeux enchantés son-

dent avec plaisir la profondeur des allées; elle les parcourt d'un air libre & d'un pas léger; elle est toute surprise de se voir seule sous ces épaisses charmilles que les rayons du jour ne peuvent pénétrer. Fatiguée de sa course, elle s'arrête sur une petite élévation. Un gazon, dont l'éclat de quelques fleurs coupe agréablement la verdure, l'invite à s'asseoir; elle se repose sur ce tapis que la nature lui présente; elle contemple long-temps, & la vaste étendue d'un ciel pur, & la terre que le Printemps a parée de ses dons; le silence qui l'environne dispose son ame à une douce mélancolie; mille idées confuses enveloppent son esprit. Etonnée de son trouble, elle fait quelques ef-

46 IL FAUT ÊTRE DEUX,  
forts pour le dissiper; elle se leve ;  
& traverse lentement les allées  
qu'elle avoit parcourues si rapide-  
ment : la joie ne brille déjà plus  
dans ses yeux.

De retour dans son salon , on  
lui couvre sa table de mets aux-  
quels elle touche à peine ; elle  
craint que l'ennui ne la ramene à  
la Ville. Quelle légéreté ! s'écrie-  
t-elle : quelle inconstance ! Ces  
plaisirs si doux que je me promet-  
tois , qui m'empêche de les goû-  
ter ! En disant cela , elle sortit  
pour retourner à son jardin ; elle  
apperçut au loin deux enfans qui  
jouoient dans un champ ; une pe-  
tite payfanne jettoit de l'herbe à  
son frere qui la poursuivoit & la  
faisoit tomber. Je le vois , reprit



Lucile en soupirant , *il faut être deux pour s'amuser.* Elle rougit de cette réflexion , & poursuivit sa promenade , le cœur pénétré , sans pouvoir démêler le sujet de sa mélancolie.

Le hasard conduisit ses pas dans une de ses avenues. Ses regards éteints par l'indifférence , n'étoient plus charmés du spectacle de la nature ; tous les objets lui paroissent confus. Ensevelie dans une rêverie profonde , elle en fut arrachée par des clameurs qui vinrent frapper ses oreilles ; elle leva les yeux , elle apperçut une voiture renversée que des chevaux furieux emportoient , malgré les efforts du Postillon. Saisie , émue ; elle appelle ses gens , qui volent au

48 IL FAUT ÊTRE DEUX,  
secours des Voyageurs. Elle s'ap-  
proche : heureusement les soupentes de la voiture s'étant rompues, la  
caisse se détacha, & celui qui étoit  
dedans ne fut point blessé. Lucile  
lui offrit sa maison pour retraite,  
en attendant que sa chaise fût  
raccommodée. Un homme d'une  
figure noble, d'une taille intéres-  
sante, touché de son honnêteté,  
accepta ses offres, & lui donna la  
main pour la ramener chez elle.  
Il badina avec esprit sur son acci-  
dent, sur l'heureux hasard qui l'a-  
voit exposé à ses regards compa-  
tissans. Il dit à Lucile mille choses  
agréables qui furent écoutées avec  
intérêt. Il admira la situation de  
sa petite maison ; il en trouva les  
embellissemens d'un goût exquis.  
Cependant

Cependant le jour commençoit à baisser; Lucile voyoit déjà avec inquiétude les approches de la nuit. Cet homme si aimable, si léger, qui oublioit près d'elle, & lui faisoit oublier les heures qui s'écouloient trop rapidement, elle ne pouvoit pas le garder chez elle; que diroit-on? Le monde faisoit & rassemble avec tant de plaisir toutes les apparences du mal! Son esprit s'exerce si agréablement sur des soupçons; ce départ précipité & mystérieux, cette solitude rompue si à propos par un homme charmant, que de preuves pour des petites maîtresses, pour des hommes du jour! Tout cela faisoit craindre à Lucile de retenir son Voyageur, qui ne pensoit plus ni

50 IL FAUT ÊTRE DEUX,  
à ses chevaux fougueux , ni à sa  
chaise brisée. Mais comment le  
renvoyer ? Le ciel sembloit être  
pour lui ; il commençoit à se char-  
ger de nuages épais ; des feux qui  
en éclairaient le sombre , faisoient  
craindre un orage ; bientôt le ton-  
nerre fit entendre ses éclats ef-  
frayans. Lucile étoit tremblante ;  
son jeune Hôte la rassuroit avec  
tant de graces , il lui prouvoit  
avec tant d'esprit que la foudre ne  
devoit intimider que les coupables ;  
qu'une femme qui exerçoit  
une hospitalité si généreuse , dont  
la maison étoit ouverte aux mal-  
heureux Voyageurs , ne devoit  
point craindre le courroux du  
Ciel. Hélas ! répondit Lucile , je  
crains bien que ce que vous louez

comme une vertu , ne paroisse un crime aux yeux des hommes. Son aimable Hôte lui fit sentir combien des êtres aussi prompts dans leurs soupçons , si inconséquens dans leurs conjectures , méritoient peu d'égards. Lucile l'écouta , le combattit , & finit par se rendre. Elle lui fit préparer un lit dans un appartement fort éloigné du sien. Quelle distance pour l'Amour ! lui qui de ses aîles rapides franchit en un instant tous les intervalles.

Lucile , qui s'intéressoit déjà beaucoup au sort du Voyageur dont elle enchaînoit les pas , lui demanda s'il devoit aller bien loin ? En partant de Paris , lui répondit-il , je me proposois d'aller en Italie pour admirer cette belle con-



52 IL FAUT ÊTRE DEUX,

trée qui renferme tant de merveilles ; mais , ajouta-t-il , quand je parcourrois tout le globe , que verrois-je de plus intéressant que ce qui s'est offert à mes regards ? Ses yeux s'arrêterent aussi-tôt sur ceux de Lucile , qui baissa les siens en rougissant. Tous deux garderent quelque temps le silence ; Lucile vouloit le rompre ; mais son embarras trahissoit son cœur. Eh bien , dit-elle , vous irez donc admirer & les superbes tableaux de Raphaël , & les horreurs du Vefuve. N'allez pas trop vous approcher de sa bouche enflammée. Il étoit pour moi si doux de rester , répliqua tendrement Valcour , (c'étoit le nom du Voyageur) pourquoi me renvoyez-vous si vite en Italie ?

---

Mais , reprit Lucile, vous êtes bien libre de n'y pas aller. Libre!..... Ah ! continua-t-il du ton le plus aimable, est-il possible de vous voir & de l'être encore ? Lucile détourna la tête, & sonna pour faire servir le souper. Elle fut pendant tout le repas d'un enjouement, d'une gaieté délicieuse. Valcour mettoit moins de légéreté dans ses idées, mais plus de sentiment. Sa voix douce & pénétrante ajoutoit encore aux charmes de ses expressions, & les rendoit plus séduisantes.

Après le souper, Lucile engagea Valcour à se retirer de bonne heure dans son appartement pour y reposer. Valcour la fixa tendrement sans lui répondre. Un inf-

54 IL FAUT ÊTRE DEUX ;  
tant après , comme elle le pressoit  
encore , il prit sur sa main un  
baïser , & s'éloigna d'elle en sou-  
riant. De tous ces riens , pas un  
seul n'échappoit aux regards de  
Lucile , dont le cœur étoit encore  
plus ému que celui de Valcour. A  
peine fut-il parti , que mille idées  
vinrent charger son imagination.  
Tout l'intéressoit dans sa nouvelle  
conquête , & son air noble & hon-  
nête , & la justesse de ses idées ;  
& la sensibilité de son ame , & la  
douceur de sa voix , & l'heureux  
choix de ses expressions ; mais si  
elle pensoit au hasard qui l'avoit  
conduit chez elle , aux propos aux-  
quels cette aventure si singuliere  
exposeroit sa réputation , elle fré-  
missoit. Lorsqu'elle abandonnoit

ensuite son esprit à l'affreuse pensée de voir disparaître pour des années , peut-être pour toujours , l'homme qui l'avoit enchantée , alors son cœur se flétrissoit , le sourire s'envoloit de dessus ses lèvres , & ses yeux brillans se couvroient du nuage de la douleur.

Lucile passa dans son appartement pour prendre du repos : un tendre souvenir , un sentiment inquiet , porterent le trouble dans ses sens ; elle se leva pour respirer sur son balcon un air plus frais. L'orage étoit dissipé ; le Ciel parsemé d'étoiles brilloit de l'éclat le plus pur ; la lumière entrecoupée par les arbrisseaux , formoit sur le gazon des ombres inégales ; tout invitoit à jouir de la fraîcheur de

36 IL FAUT ÊTRE DEUX;  
la nuit. Lucile fut tentée de descendre dans son jardin : elle résista long-temps à son désir, mais le désir l'entraîna; elle se promena pendant quelques instans avec sécurité. Au détour d'une allée elle entendit un bruit léger, elle s'arrêta toute tremblante; l'instant d'après elle entrevit quelqu'un s'approcher; elle voulut crier, mais la frayeur éteignit sa voix; elle voulut faire quelques pas, mais ses genoux fléchirent sous elle; elle se sentit aussi-tôt soutenue & doucement pressée; elle revint & reconnut qu'elle étoit dans les bras de Valcour, qui faisoit tous ses efforts pour la rassurer. Elle lui fit des reproches de son imprudence. Il s'excusa si heureusement, il lui fit



sentir avec tant d'art la cause de son infomnie , il lui demanda pardon d'un air si intéressant , qu'on lui fut gré de sa faute. Il s'assit près de Lucile , & dans le silence de la nuit il osa lui parler de l'amour dont il éprouvoit les agitations ; il lui peignit avec tant de grace , & l'état de son cœur , & les charmes du bonheur auquel il aspirait ; il lui découvrit des desseins si purs , si honnêtes ; il se montra si tendre , si pressant ; il conjura sa chère maîtresse avec tant d'instance , qu'elle lui répondit en soupirant & d'une voix basse : Est-il bien vrai que vous m'aimiez? . . . . Les plus tendres caresses furent les preuves que Valcour donna à Lucile de son sin-

58 IL FAUT ÊTRE DEUX,  
cere attachement : il lui jura , en  
prenant le Ciel à témoin , qu'il  
n'avoit jamais aimé qu'elle ; que  
toutes les femmes ne lui avoient  
inspiré jusqu'alors que le désir de  
l'instant ; que cette indifférence  
avoit fait naître en lui le dessein  
de voyager , jusqu'à ce qu'une  
femme belle & sensible fixât ses  
pas errans. Hélas ! poursuivit Val-  
cour, je n'osois espérer de le trou-  
ver, ce trésor précieux ! Un autre  
me le raviroit-il ? En parlant,  
Valcour couvroit de baisers la  
main de Lucile. Mais il n'est pas  
encore à vous , lui dit Lucile d'un  
air riant, ce trésor si précieux. En  
achevant, elle se leva pour se re-  
tirer. Valcour voulut l'arrêter,  
mais elle s'échappa de ses bras,

& monta à son appartement, sans penser au danger qu'elle avoit couru ; le cœur rempli de son amant ; elle s'endormit dans l'espérance de le voir bientôt son époux.

Le lendemain, Valcour, qui ne vouloit plus voyager, demanda à Lucile la permission de lui tenir compagnie : elle le refusa, mais son refus valoit mieux qu'une invitation. Valcour resta, & tout occupé de ses projets, il pressa Lucile d'accélérer son bonheur. Quoi ! si vite, lui répondit-elle ? Mais à peine nous reconnoîtrions-nous ; si nous nous séparions. Eh puis, se marier à mon âge ! . . . . Elle fourit, fixa Valcour en rougissant : son teint animé par l'amour & le désir, étoit plus brillant

60 IL FAUT ÊTRE DEUX,

que le tendre éclat de la rose. Pendant que Valcour infisoit, que Lucile se défendoit, on entendit le bruit d'un carrosse qui entroit dans la cour : deux femmes en descendent ; un Chevalier de Malthe qui veut leur donner la main ; peut à peine les suivre. Le fallon retentit de leur voix : Où est-elle cette belle solitaire ? Ah ! dit l'une en appercevant Lucile & Valcour qui s'avancent, voilà qui est admirable ! Un rendez-vous dans les formes. Eh mais, ma bonne amie, nous avons oublié de demander si vous étiez visible. Je suis très-visible, répond Lucile ; & fort discrète, réplique l'autre en l'embrassant. Le Chevalier de Malthe qui reconnoît Valcour, n'en peut

croire ses yeux. Quoi ! s'écrie-t-il, sommes-nous en Italie ? Nous sommes bien mieux ici, répond Valcour ; il conte aussitôt à son ami son heureux accident. Pendant qu'il parle, les femmes l'examinent : dans les transports de sa joie il laisse entrevoir ses espérances. Je veux aussi aller à ma campagne, dit une des amies de Lucile, qui étoit veuve depuis quelque temps ; pourquoi un Voyageur ne verseroit-il pas aussi à ma porte ? Le hasard nous fert quelquefois bien heureusement.

Après toutes ces petites agaceries qui furent bientôt épuisées, on se promena à l'entrée du Parc en attendant l'heure du dîner. La jeune veuve ayant remarqué un en-



droit où le gazon paroissoit flétri ; s'écria en riant : Ne seroit-ce pas ici que le Voyageur auroit versé ? C'étoit précisément la place où Lucile & Valcour s'étoient reposés la nuit dernière. Vous avez, lui dit Lucile, une imagination assez folle. Cette idée plaisante en fit naître mille plus extravagantes encore.

Après s'être beaucoup promené, on vint dévorer le repas qui étoit servi. Lucile se disoit tout bas, en fixant Valcour : Je le vois, *il faut être au moins deux pour s'amuser.* Les amans retournerent le soir à la Ville, & l'Hymen, quelques jours après, ferra les nœuds que l'Amour avoit formés.

MÉMOIRES

*DE*

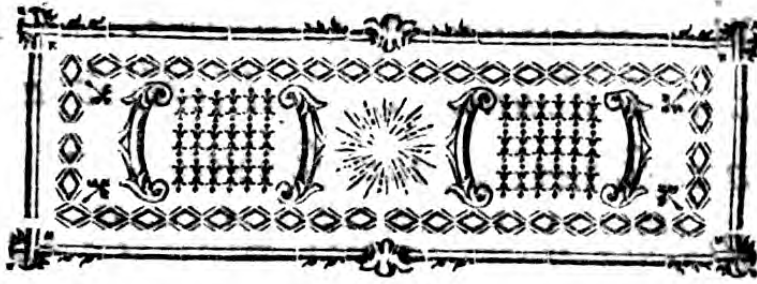
VICTOIRE.

---

*PREMIERE PARTIE.*

---

**DISCOURS**



# DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

*HOMMES frivoles , cet Ouvrage vous plaira sans doute , parce que le ton qui y regne n'est pas celui de l'austere sagesse. Quoique je dusse peut-être rougir de lui avoir donné le jour , je m'en applaudirai , s'il vous arrête quelques instans dans votre course rapide , au bout de laquelle vous ne trouverez que le mépris & la honte.*

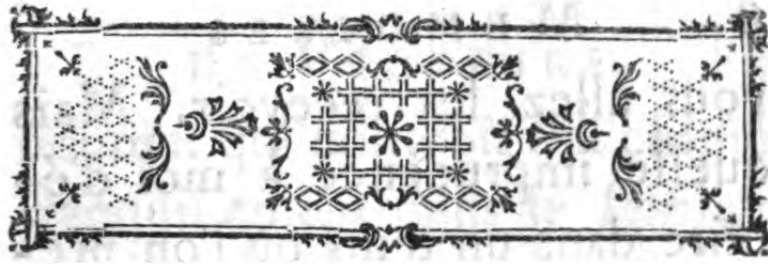
*Je ne chercherai point à prouver que ces Mémoires ne sont pas imaginaires. On sçait aujour-*

vj DISCOURS PRÉLIM.

*d'hui donner tant d'intérêt au mensonge , que souvent on le préfère à la vérité. Au reste , si toutes ces agréables productions que le goût , que l'esprit enfantent , & que l'ignorance seule méprise , pouvoient ramener à l'honneur cette jeunesse oisive , qui , une brochure à la main , lutte contre l'ennui qui l'environne , pourquoi ne seroient-elles pas comptées au nombre des plus utiles ? Le Médecin léger qui guériroit ses malades avec des bonbons , ne seroit-il pas aussi précieux à l'humanité , que le grave Esculape qui n'offre aux siens que des remèdes amers ?*







# M É M O I R E S

D E

V I C T O I R E .



## CHAPITRE PREMIER.

*Naissance de Victoire : reconnaissance dont elle se passeroit bien.*

J E CEDE à vos instances, ma chere Amie. Ces Mémoires que vous me demandez depuis si long-tems , & que je vous ai toujours refusés par paresse , peut-être par amour - propre ,

A iv

vous allez les recevoir. Mais quelle imprudence à moi d'écrire dans un tems où l'on présente les moindres bagatelles avec tant de grace, où tout se peint avec des couleurs si belles, si séduisantes ! Suffit-il d'avoir eu des événements extraordinaires pour pouvoir les décrire ? Vous-même, ma chère Amie, aurez-vous assez d'indulgence, assez de force pour ne pas être excédée des longueurs, des inutilités qui se trouveront dans mes Mémoires ? Je le prévois ; j'aurai la foiblesse de tout dire, parce qu'il est naturel aux hommes & aux femmes, sur-tout, de croire que ce qui les intéresse doit intéresser toute la nature.

Mon pere étoit un petit La-

boureur qui cultivoit son champ tranquillement dans le sein de la misere. A peine osoit il former des vœux pour en sortir : sa chere compagne qui voyoit avec douleur que son bien n'augmentoit pas comme le nombre de ses enfants , & qui étoit éloquente , autant qu'une Payfanne peut l'être , dit un jour à son époux : mon cher Cola , en nous mettant en ménage , à peine avions-nous de quoi vivre : depuis cinq ans que la misere & le mariage nous unissent , nous avons déjà associé à notre triste sort quatre malheureux : si le Ciel n'en prend soin , j'ignore ce qu'ils deviendront ; il faut nous priver du plaisir qui seul pourroit nous faire oublier nos peines. Hélas !

nous l'aurions dû plutôt. Mon pere, à qui sa femme ne paroiffoit plus si jolie, trouva qu'elle avoit raison. Bien des maris en auroient fait autant. Déjà depuis trois mois, il respectoit le sommeil de son épouse; mais à la campagne on n'est pas si exact qu'à la ville. Ma mere d'ailleurs qui peut-être commençoit à se repentir de son conseil, avoit le propos plus enjoué, des manieres plus agaçantes. L'art se trouve par tout, au village comme à la ville, sous le chaume comme sous les lambris dorés.

Un Dimanche, mon pere, après avoir passé quelques heures dans un honnête cabaret, parce qu'on lui avoit dit qu'il valoit mieux se griser que dan-

fer, revint le soir gai & content. Dans cet heureux délire qui rend les amants plus hardis & les époux plus tendres, il vit sa femme avec les yeux du desir ; & tous deux heureusement pour moi oublièrent leur projet d'économie : ils donnerent l'existence à un nouvel enfant. Au bout de neuf mois, ma mere accoucha d'une fille. Hélas ! la pauvre femme, elle ne prévoyoit point alors que son enfant, porté sur la scène du monde, médaigneroit un jour celle qui lui avoit donné l'être.

Je passe rapidement sur mes premières années : elles vous intéressoient peu, & n'amuseroient pas ma vanité. J'avois déjà cinq ans : je jouissois d'une heureuse



liberté. Un jour que je cueillois des fleurs dans une prairie, la Dame de notre Village se promenant avec deux femmes de ses amies, m'apperçut & me demanda qui j'étois. L'air d'assurance & d'enjouement avec lequel je leur répondis les enchantâ. Une d'entr'elles me prit en affection & résolut de m'élever; elle fit venir ma mere, lui apprit son dessein. Cette bonne femme, après beaucoup de révérences, & quelques larmes qu'elle répandit sur moi, m'offrit à ma protectrice qui m'emmena le lendemain à la ville, où elle me fit quitter mes habits rustiques: je vis avec une joie secrete ceux que l'on me préparoit. Après les avoir admi-

rés bien long-tems, toute pétillante de joie, je courus avec transport vers la généreuse personne qui m'avoit arraché à l'indigence : je lui baifai les mains & l'accablai de mes innocentes caresses. Peut-être auroit-il mieux valu pour moi que toujours ensevelie dans l'obscurité mes jours se fussent écoulés dans la chaumière que mon pere habitoit. Je n'aurois point éprouvé ces catastrophes affreuses, ces passages rapides d'une joie momentanée à une douleur durable. Mais j'étois alors dans l'heureux tems où l'on jouit du présent sans s'inquiéter de l'avenir. Dès que je fus parée & ajustée, cette petite fille qu'on avoit trouvée assez gentille sous

des habits simples & grossiers ; parut belle , charmante : toutes les femmes la baïsoient , lui donnoient des bonbons & la baïsoient encore. Ma bonne amie ( c'étoit ainsi que j'appellois ma Protectrice ) n'oublioit rien pour m'orner l'esprit & me donner des graces. Malgré la gêne à laquelle mes petites études me condamnoient , je ne soupirois point après ma liberté ; mes beaux habits me tenoient lieu de tout ; tant la vanité & le desir de plaire ont de pouvoir sur nos cœurs. Ah ! si je ne craignois de vous ennuyer , combien de belles réflexions j'enfermerois sur ce desir de plaire qui semble naître avec les femmes ! Mais c'est mon histoire que vous

voulez, & non pas des réflexions. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quel zèle, avec quel empressement je voloisa devant de tout ce qui pouvoit contribuer à me faire louer des femmes qui venoient voir ma bonne amie, & sur-tout des hommes, auxquels je trouvois un goût plus fin, & dont les éloges commençoient à me plaire davantage. Je vous vois d'ici sourire, & vous dire tout bas : la petite Coquette ! déjà les hommes lui plaifoient. Ah ! ils lui plairont un jour bien plus encore.

En croissant j'embellissois comme une jeune fleur transplantée d'une terre sèche & aride dans un jardin où une main industrieuse soutient sa tige brillante,

& où une féconde rosée la fait éclater des plus vives couleurs. Environnée de tout ce qui annonce l'opulence & la noblesse, je tremblois de jeter un coup d'œil sur mes premières années; je ne me rappellois qu'avec peine les auteurs de mes jours; je ne pouvois me persuader que je ne fusse que la fille de Cola. Ce vilain nom me déplaisoit. Quelle différence entre lui & celui de Valmour! C'étoit le nom d'un jeune Officier parent de ma bonne amie, que j'aimois mieux que tous les autres. Je disois tout haut que c'étoit par reconnoissance pour ma bonne amie; mais je sentoient bien que je l'aurois toujours aimé, quand même il n'auroit pas été son parent. Il avoit

tout au plus seize ans. Il étoit si vif, si léger : il rioit avec tant de grace & de si bon cœur ; il me prenoit dans ses bras si souvent, & me faisoit danser avec tant de plaisir : je le trouvois mis avec tant de goût : son air me paroissoit si noble, & sa figure si douce, que je n'avois pas la force de me dérober à ses tendres caresses. Lorsqu'il s'éloignoit de moi, je n'osois le retenir ; mais j'étois fâchée qu'il sortît ; je n'étois plus enjouée : je devenois, sérieuse & pensive ; mais lorsqu'il reparoissoit, je sentois mon petit cœur palpiter d'aïse ; je quittois mes livres, ma musique, mes instrumens, pour lui demander où il avoit été, s'il s'étoit bien amu-



fé ; & lui aussi-tôt de m'embrasser , de me faire sauter , de me porter dans ses bras : quelquefois si nous étions seuls ses regards curieux... Mais vous avez bien besoin de savoir toutes ces folies.....

Je voyois déjà avec peine approcher le terme où cet aimable jeune homme devoit retourner à son Régiment. Quand j'étois seule , je m'abandonnois à mes réflexions ; je le voyois en habit d'uniforme , fier de son beau cheval , de ses armes brillantes , embrasser sa parente , nous faire ses adieux , & s'éloigner de nous au grand galop... Je le suivois. Arrivé à son Régiment , l'ingrat ne se souvenoit plus de sa petite amie ; il ne parloit pas seulement d'elle à ses camarades.

Cette idée m'attendrissoit. Dans le moment où je répandois des larmes , il entroit , me demandoit pourquoi je pleurois ; je me donnois bien de garde de lui en dire la raison ; il ne méritoit pas de la savoir : je ne l'aimois plus : je le boudois : il me prenoit les mains , les baifoit ; il me regardoit avec des yeux si tendres.... J'oubliois bien vîte son départ, son indifférence ; & je redevenois plus vive , plus enjouée , plus caressante que jamais. Voilà comme nous sommes toutes , ma chere Amie ; la légéreté , l'inconstance font notre élément. Un rien nous met en fureur , & un rien nous appaise. Hélas ! nous serions bien à plaindre , si nous n'étions susceptibles que

d'affections fortes & constantes...  
Les hommes , ces êtres si sédui-  
fants , à qui le desir fait pren-  
dre des formes si intéressantes ;  
qui commencent par être si doux,  
si peu exigeants , & qui finif-  
sent par tout vouloir , par tout  
obtenir , nous abandonneroient  
souvent à la douleur & au dé-  
sespoir : les ingrats feroient cou-  
ler nos larmes , & n'en feroient  
pas moins infideles.

L'aimable Valmour vint bien-  
tôt nous apprendre son départ ;  
il n'avoit point cet air gai & vif  
que j'avois imaginé ; il embrassa  
sa parente les larmes aux yeux ;  
elle fut attendrie de la douleur  
caressante de cet aimable enfant :  
il vint aussi m'embrasser. Quelle  
différence entre ce baiser &

ceux que je lui avois donnés, que j'avois reçus avec une joie si douce ! Mon cœur étoit ferré, des larmes coulerent de mes yeux. Je sentis que la jeunesse est le temps de la sensibilité. Nous le suivîmes, sa parente & moi, jusqu'à la voiture qui devoit éloigner de nous pour long-temps celui dont la présence m'avoit été si chère, qui avoit répandu sur mes jours tant de douceur, & dont l'absence devoit faire sur mon cœur une impression si douloureuse.

Je ne me souciai plus alors de paroître belle ; celui à qui seul je voulois plaire avoit disparu ; mes ajustemens ne me parurent plus intéressans. Je ne chantois plus avec goût ; je ne donnois plus à



ma voix ces inflexions douces & passionnées, parce que Valmour ne pouvoit m'entendre. Je conservai long-temps cette triste indifférence que laisse en nous l'éloignement de celui que nous aimons. Vous voyez que, dès l'âge le plus tendre, j'avois ce germe de passions qui est si funeste aux femmes; j'avois même assez d'adresse pour dérober ma tristesse à tous les yeux. Un jour que je répétois d'un air de négligence quelques leçons de clavessin, ma bonne amie m'appela & me dit : Victoire, voilà une lettre de ton petit ami. Moi aussitôt de courir, de voler au-devant de cette lettre. On rompt le cachet, elle est ouverte, & un papier s'échappe en volant. Or devinez

ce que c'étoit que ce petit papier. Ah ! c'étoit . . . . c'étoit une jolie lettre pour moi ; je la prends d'une main tremblante de joie , je la parcours , je la montre à ma bonne amie , & je m'en vais dans une autre chambre ; contente , enchantée , j'en contemple les caractères , je la porte sur mon sein , & puis je la relis encore ; je pese sur tous les mots , j' imagine voir la main qui les a tracés. Ah ! si je la voyois cette jolie main . . . combien de fois elle seroit baisée ! Je veux aussi écrire à mon petit ami , & au même instant je compose une lettre qui n'étoit pas si sotte que vous le croiriez bien. Vous me dispenserez , j' imagine , de mettre sous vos yeux cette cor-



respondance enfantine. Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce ne seroit pas ce que vous auriez lu de pire. L'amour donne de l'esprit à tous les âges, & cette passion a presque toujours occupé mon cœur. Il falloit voir dans ces temps comme j'étois dédaigneuse, avec quelle hauteur je recevois les complimens des agréables qui se donnoient les airs de me dire que j'étois jolie, & qu'ils m'aimoient bien; comme je les trouvois empesés, excédents, mal-adroits en comparaison de mon petit ami! Quelle différence dans ses regards, dans son rire, dans toutes ses manieres! Quel plaisir je me préparois en éloignant ces jeunes merveilleux!

merveilleux ! J'écrirai tout cela , me disois-je , à celui que j'aime ; il en sera content. Il verra que Victoire ne s'attache point comme un enfant , qu'elle est constante ; & puis quand il reviendra , il m'aimera bien davantage ; mais le jour où il reviendra est encore bien loin ; ma bonne amie dit deux ans : deux ans sans le revoir , que c'est long ! Je soupire , après cette triste pensée.

Mais tous ces détails vous ennuient. Ne finira-t-elle donc jamais , dites-vous , avec toutes ces minuties ? Qu'ai-je besoin de sa bonne amie , de son petit ami , de ses soupirs , de sa tendresse qui n'est qu'une folie ?

Tout doucement , Mademoiselle , parlez avec plus de res-

*Partie I.*

B



peut d'un sentiment qui mérite le vôtre, & celui de toutes les ames bien nées. D'ailleurs savez-vous bien que cette petite personne dont les affections ne paroissent pas vous intéresser, touche déjà presque à sa deuxième année, & que ce sera bientôt une grande fille que les hommes ne persiffleront plus, qu'ils appelleront bien respectueusement *Mademoiselle*, & à laquelle ils manqueroient bien volontiers de respect; mais ils n'en font pas là. La petite rusée, plus impérieuse, plus intraitable que jamais, va étendre sur eux un joug de fer: son miroir lui a dit plus d'une fois qu'elle avoit de grands yeux vifs & noirs, une bouche qui appelle le baiser;

des joues embellies d'un rouge qui vaut bien celui que met sa bonne amie ; enfin une figure qui mérite assez l'hommage des hommes , & qui peut leur faire tourner la tête. Quel plaisir d'en faire tourner une demi-douzaine , de voir de petits élégants embarrassés , bégayer , se confondre , & moi ne pas faire semblant de m'en appercevoir , & en rire en secret ! Hélas ! il viendra un tems où ils prendront bien leur revanche , où la pauvre Victoire malheureuse , délaissée , indigente , excitera plus la pitié que l'amour , ne sera plus fiere , dédaigneuse. La misere la rendra humble & compatissante ; & puis ensuite elle redeviendra plus brillante , plus

radieuse que jamais. Ce sera un feu qui rentré dans la terre en fortira , & jettera au loin un éclat éblouissant.

Le tems qui fait tout oublier commençoit à rendre le calme à mon cœur, il en est ainsi de toutes les peines. La mere éplorée , à qui la mort vient d'enlever son fils, qui remplit l'air de ses gémissements : l'époux tendre qui vient de perdre son aimable compagne : l'avare même qui a vu enlever & disparoître son trésor , détourne peu à peu son esprit du sujet qui nourrissoit sa douleur. Il n'en est point de durable. Mais voilà bien des mots pour vous dire que je commençois à oublier mon jeune amant , que je

me livrais au plaisir de voir des élégants empressés à me dire de jolies choses. Vive, légère, enjouée, je m'amusois de leur propos, de leurs compliments, de leur embarras ; je me plaisois à leur donner de l'espérance, à la faire croître, puis à la détruire & à les jeter ensuite dans l'incertitude : leur rivalité, leur jalousie, leur humeur amusoient ma vanité. J'étois pour tous dans cette heureuse indifférence qui ne laisse après elle ni soucis, ni crainte, ni desir. Assise dans le port, je voyois autour de moi des malheureux tourmentés par la tempête, nager sur une mer orageuse, lutter contre les flots, faisant mille efforts pour arriver où j'étois ; mais je les éloignois



& ne voulois pas qu'aucun d'eux partageât le calme dont je jouissois. Je vous entends vous écrier, quelle dureté!

Mais cependant, ma chere amie, toutes ces coquettes dont l'unique affaire est de grossir le cercle de ceux qui les environnent, qui ne sont occupées de s'embellir que pour faire naître des desirs plus violents, qui s'arment de dureté pour ne point se laisser attendrir par la constance, par les larmes, ne sont pas plus généreuses, & se font un grand mérite de leur insensibilité: elles déclament avec force, & parlent même avec mépris de ces ames tendres que le sentiment, que la compassion, que l'amour ont égarées; elles se

croient des héroïnes de vertu ; & elles ne font que des monstres d'orgueil que rien ne peut fléchir.

J'avois fait tant de progrès dans la Musique , je possédois à un si haut degré cet art enchanteur qui amollit l'ame & la dispose à la tendresse , que ma réputation s'étendoit déjà au loin : on ne parloit plus dans la Ville que de la belle Victoire , que de ses talens. Les femmes âgées la trouvoient charmante , les jeunes assez bien , & les hommes ravissante. Il y avoit toujours chez ma bonne amie un grand concours de monde ; on n'y voyoit que moi. Le moyen de ne pas être fiere , de ne pas oublier son origine , de se souve-

nir , dans un beau cercle dont on fait l'ornement , que l'on n'est que la fille d'un petit Laboureur. Aussi cette triste idée étoit-elle bien loin de moi. C'étoit envain que ma bonne amie s'efforçoit de me rendre modeste , qu'elle me répétoit que je ne pouvois faire oublier aux autres ma naissance qu'en m'en ressouvenant sans cesse : je ne pouvois m'en occuper un instant sans tomber dans la tristesse. Souvent jeme plaïsois à imaginer que je n'étois point la fille de Cola ; qu'un hafard malheureux m'avoit fait tomber entre ses mains , & m'avoit arraché à une plus noble existence. Voilà comme l'orgueil , comme l'amour-propre étouffe dans nos ames la voix

facrée de la nature : triste effet des rangs & de la différence des conditions ; mais il me sied moins qu'à toute autre de moraliser.

Un Prince qui demeuroit aux environs de la ville que nous habitons , qui avoit ce goût de galanterie dont les jeunes Seigneurs se parent , & qu'ils croient du grand air , m'apperçut un jour me promenant dans son parc ; quelques jeunes foux qui le suivoient m'avoient fait remarquer à S. A. Elle vint avant de moi m'offrir des rafraîchissements avec cet air de noblesse & d'aifance qui semble rapprocher tous les états. Malgré mes refus modestes & honnêtes le Prince persévéra , &

j'acceptai ses offres. La femme de chambre de ma bonne amie me suivit jusqu'au salon où je vis plusieurs Dames qui jouoient en attendant la fraîcheur du jour. Ma présence excita une surprise générale. Les soins, les empressements du Prince sembloient encore me rendre plus belle à tous les yeux. Ma timidité, mon embarras en me voyant entourée de personnes que je ne connoissois point, & qui me paroissoient bien au dessus de moi, avoient embelli mes joues d'un rouge éclatant : quelques réponses heureuses que je fis aux Dames qui m'adresserent la parole, acheverent mon triomphe. C'étoit à moi à qui l'on faisoit tous les honneurs ;

j'osois à peine en croire mes yeux. Environnée de femmes de la plus grande distinction, je me voyois traitée comme leur égale. Ah ! me disois-je, avec quel mépris elles regarderoient cette jeune personne qu'elles accueillent, qu'elles caressent, si elles pouvoient soupçonner le secret de sa naissance ! La femme de chambre qui m'avoit accompagnée, l'élégance & le bon goût qui régnoient dans ma coëffure, dans mes ajustements ; le ton & l'heureux choix de mes expressions, tout leur donnoit de moi une idée avantageuse. Hélas ! cette douce illusion devoit disparaître : je devois passer de l'admi-



ration , de l'estime , des respects ; à la pitié , à la compassion.

L'heure de la promenade n'étoit point encore arrivée. Le Prince proposa de faire de la musique. J'applaudissois à son desir ; je me disois tout bas : on me priera de chanter , & ce sera encore un nouveau moyen de plaire. En un moment les instrumens furent apportés. Après beaucoup de préludes saillants , deux violons répandirent dans toute la société , par un jeu vif & rapide , l'admiration & l'étonnement. Lorsqu'ils eurent fini , une de ces femmes si belles , si magnifiquement parées , me dit , d'un air noble & engageant , qu'elle étoit persuadée

que j'avois une jolie voix , & que j'aurois la complaisance de chanter. Je n'ai pas besoin de vous dire ce que je lui répondis. On ne fut pas la dupe de mon air modeste. Le rouge qui embellissoit mes joues sembloit trahir la joie de mon cœur. Le Prince aussi-tôt me présenta la main pour me conduire à un claveffin. Je le suivis après avoir orgueilleusement demandé qu'on excusât ma mal-adresse & mes défauts. Des gants que j'ôtai d'un air de négligence , laisserent voir au Prince une main sur laquelle il voulut prendre un baiser ; mais je m'éloignai avec tant de grace & d'honnêteté qu'il n'osa poursuivre. Je vis le desir & le respect dans

ses yeux. Je jouai sur le clavefin quelques airs nouveaux, qui parurent d'un très-bon goût & fort bien exécutés. On loua beaucoup la légéreté & la vivacité de mon jeu. Comme je me levois au milieu des applaudissements pour retourner à ma place, je fus priée de chanter. On ne me donna pas le tems de refuser. On m'apporta différents morceaux de musique Italienne. J'en vis un que j'avois chanté déjà plusieurs fois avec succès. Je le pris & fis semblant de ne le pas connoître. Aussi-tôt toutes les parties furent distribuées aux Musiciens. Mais mon aimable amie, n'allez-vous pas me croire trop orgueilleuse? Oserai-je vous dire l'impression que

je fis sur tous ceux qui m'entendirent ? Vous connoissez ces beaux vers de Métastase , dans lesquels se trouve si sublimement , si énergiquement peinte la douleur d'une mere éplorée à qui la mort vient d'enlever son fils. Cette mere trop tendre , après avoir donné un libre cours à ses plaintes , tombe dans les cruels accès de la fureur. Puisque je n'ai plus de fils , s'écrie-t-elle , pourquoi gémirois-je toute seule ? Pourquoi une autre mere ne feroit-elle pas aussi malheureuse que moi ? Pourquoi n'auroit-elle pas à pleurer la mort de celui qu'elle chérissoit ? Oui , continue-t-elle dans son délire , je veux tuer un fils. Sa tête s'em-

barrasse de mille idées noires & confuses. Dans le trouble , dans l'égarément de sa raison , elle croit entrevoir son enfant ; elle lui parle : sa joie , sa tendresse , son amour éclatent ; mais bientôt son illusion disparoît : elle s'apperçoit de son délire , & elle retombe dans sa douleur. Jugez , ma chere amie , de l'effet que doit avoir une musique vive , majestueuse , adaptée avec justesse à ces idées véhémentes & sublimes. Je donnai à ma voix toute son étendue ; ses accens plaintifs & pénétrants , ses passages rapides du calme à la fureur , de la fureur à la joie , & ensuite à la tristesse , émurent tous les cœurs. Le Prince plus tendre , plus amoureux que ja-

mais, vint à moi, me dit mille choses obligeantes. Plusieurs Officiers, & même les femmes, me comblèrent d'éloges. A cet âge, disoient-elles avec surprise, peut-on rassembler tant de talents? Concevez, ma chere amie, s'il vous est possible, l'émotion, le charme que dut éprouver la fille d'un petit Laboureur portée par des hasards heureux dans un cercle brillant où elle se voit environnée d'hommes charmants qui cherchent à l'intéresser, qui se disputent ses premiers regards, son doux sourire. Hélas! le Ciel sembloit se jouer de ma fierté: il se plaifoit à accumuler sur ma tête tous les honneurs, à me porter au faite de la gloire pour me précipiter



dans l'abyme de la honte & de l'humiliation.

Dans le tems où l'on me disoit les choses les plus agréables , où les femmes m'entouroient , me faisoient mille caresses , & me traitoient comme leur égale , on entend un grand bruit & des clameurs ; c'étoit un homme qui luttoit contre des valets , en s'écriant : oui , je veux parler à Monseigneur ; il me rendra justice. Le Prince s'avance vers ses gens ; on le suit. A l'instant un malheureux se jette à ses pieds. Monseigneur , lui dit-il les larmes aux yeux , comment un si bon maître peut-il avoir des domestiques aussi méchants ? Que vous ont-ils fait , lui dit le Prince d'un air com-

patissant & en le relevant? Ah! Monseigneur, continue le malheureux, j'ai une fille; tout le monde lui dit qu'elle est belle; mais elle ne s'en soucie guere, parce qu'elle est sage & qu'elle aime de tout son cœur un honnête garçon qui l'aime aussi, & qui doit bien tôt l'épouser. Elle alloit à la ville hier avec lui pour voir sa sœur; malheureusement ils ont rencontré sur leur chemin deux de vos gens.... les coquins; ils ont pris ma fille par-dessous les bras pour l'emmener. Cette pauvre enfant s'est écriée, Jacques son amoureux a voulu la défendre; mais ils étoient deux contre lui, & ils l'ont abymé de coups. Hélas! je ne sçais ce qu'ils ont fait à mon

enfant ; mais elle est plus morte qu'en vie. Monseigneur , je suis venu ici pour implorer votre justice , & vous demander vengeance. Mon ami , lui dit le Prince, foyez tranquille ; ceux dont vous vous plaignez seront punis. Voilà , continua-t-il en lui donnant quelques louis , pour faire soigner votre fille & le garçon qu'ils ont frappé. L'homme prit l'argent , en faisant mille remerciements ; il alloit disparaître lorsqu'une parente du Prince lui demanda si son village étoit bien éloigné. Il est à cinq lieues d'ici , lui répondit-il , mais je n'y retournerai pas aujourd'hui ; puisque je suis à la ville , je vais voir une fille qui demeure chez une bonne Dame

qui la traite comme son enfant ; on dit que c'est à présent une Demoiselle. Il y a déjà long-tems que je ne l'ai vue , j'espere qu'elle ne méprisera pas son pere. A ces mots je le fixe , je n'ose me livrer à mes soupçons ; je sens mes genoux tremblants ; mes levres sont agitées , un sentiment mêlé de joie , de frayeur s'empare de moi. Je crains de parler , d'entendre. Oui , c'est lui . . . c'est sûrement lui , me dis-je tout bas & avec peine ; au même moment la femme de chambre de ma bonne amie , attirée par la foule , avance ; elle reconnoît ce bon payfan qui lui demande des nouvelles de sa fille. Ah ! jugez de mon trouble , de ma honte , lorsque je

vois cette fille qui me montre à mon pere : hélas ! oui, c'étoit mon pere. Ce vieillard transporté de joie n'ose en croire ses yeux : il avance vers moi en me tendant ses bras ; mais son indigne enfant repousse la nature ; elle craint d'aller se précipiter sur son sein , elle voudroit pouvoir se dérober à tous les yeux ; la présence de l'auteur de ses jours lui est importune. Les larmes qu'elle répand sont des larmes de douleur & d'orgueil ; cette voix tendre , ces caresses qui devroient charmer son cœur , le blessent & le déchirent ; ses forces l'abandonnent ; une pâleur mortelle se répand sur ses joues. On l'environne , on s'efforce de lui porter du secours ;

mais elle voudroit être anéantie : son infortuné pere qui la voit mourante , qui dans la simplicité de son cœur attribue son état de défaillance à l'excès de sa tendresse , fait retentir l'air de ses cris ; il donne à sa fille mille noms qu'elle ne mérite point ; enfin elle ouvre les yeux , & elle voit la pitié peinte dans tous les regards. Eh bien , ma chere , lui dit une de ces femmes qui l'entouroient , les forces reviennent-elles ? *Ma chere...* quel nom ! L'auroit-on appelée ainsi une heure avant ? cette Demoiselle charmante dont les talents étoient si étonnants , dont l'air étoit si noble & la figure si intéressante , n'est plus qu'une petite personne que l'on



nomme sa chere ! On la recommande à la femme de chambre de sa protectrice , & on la délaisse. Bientôt elle ne voit plus autour d'elle que des domestiques qui lui paroissent très-familiers , que son pere qui la caresse & lui parle de sa pauvre mere qui voudroit bien la voir , de ses freres qu'elle a oubliés , & dont elle ne se soucie gueres.

Vous vous doutez bien que je ne tardai pas à retourner à la maison. Je n'étois pas tentée d'aller m'offrir une seconde fois à tous ces êtres orgueilleux qui avoient changé si rapidement à mon égard. J'aurois voulu déjà être bien éloignée de ce lieu où l'illusion la plus douce s'étoit si cruellement

cruellement dissipée. J'arrivai enfin. Ma bonne amie, qui étoit très-inquiete, en me voyant pâle & changée, me demande d'où je viens, ce qui m'est arrivé : elle apperçoit mon pere, qui lui dit que j'ai été si contente de le revoir, que j'en ai perdu connoissance ; elle admire la bonté de mon cœur ; mais lorsqu'elle sçait où j'étois, lorsque je lui ai appris combien j'ai été fêtée, caressée, admirée, & par quel hasard j'ai vu mon pere, elle commence à soupçonner la véritable cause de mon évanouissement, elle n'a pas la cruauté de désabuser le bon vieillard ; mais ses yeux me disent qu'elle a lu dans mon

*Partie I.*

C

ame, & que je suis plus orgueilleuse que tendre.

Je ne veux point, ma chere amie, abuser de votre patience; je m'apperois que je surcharge ces Mémoires de petits détails qui ne vous intéressent peut-être pas. Il y avoit déjà deux jours que ma triste aventure s'étoit passée. Je commençois à en perdre le souvenir. Je ne m'en trouvois plus humiliée; je me faisois même des reproches de la peine que j'en avois ressentie. Eh ! quoi, me disois-je, ces graces que tout le monde admire, ces talents auxquels on a tant applaudi ne me sont ils pas restés. Parce que mon pere n'est pas riche, & qu'il demeure au Village, en suis-je moins

celle qui a charmé tous ces merveilleux qui se vantent d'avoir un goût si sûr, si exquis; mais le moyen de pardonner à une petite roturière d'avoir de la noblesse dans la physionomie & dans le maintien, d'émouvoir les cœurs par une voix douce & mélodieuse. Les femmes qui l'ont vue entourée de leurs agréables, peuvent-elles aussi lui pardonner de leur avoir paru plus jolie qu'elles, & plus digne de leurs empressements. Vous voyez avec quelle adresse je puisois dans ma modestie les moyens de me consoler des injustices des hommes, & de la froideur des femmes. Mais j'aurai bientôt lieu d'être plus fière, plus satisfaite que jamais.

Ma bonne amie étoit sortie pour aller voir une de ses parentes qui étoit malade : je profitai de son absence pour achever la lecture d'un roman qui m'intéressoit , & que je n'osois lire devant elle. Autrefois elle dévoroit toutes ces jolies bagatelles qui prêtent au mensonge l'intérêt de la vérité , & le charme de l'illusion ; mais depuis quelque tems elle les trouvoit frivoles & dangereuses. Elles donnoient , disoit-elle , aux jeunes personnes des idées trop séduisantes : elles préparoient leurs cœurs à l'amour , & les conduisoient aux regrets qui en suivent le prestige. Pour moi je ne concevois rien à ces regrets ; je ne voyois que des charmes

dans une passion qui occupe si agréablement notre ame. Simon cher Valmour étoit ici , me disois - je quelquefois , qu'aurois - je à desirer ? L'aimable jeune homme ! il pense peut-être à présent à sa chere Victoire. Il voudroit la revoir. S'il étoit près d'elle.... Hélas ! je ne le verrai peut-être jamais. Ces tristes pensées faisoient couler de mes yeux des larmes , mêlées de douceur & d'amertume. Les endroits de mon roman qui me plaisoient le plus étoient ceux où les deux amants se revoyoient après mille obstacles que l'amour avoit surmontés. Dans le moment où j'étois le plus occupé de ma lecture , j'entends un carrosse qui s'arrête à la porte de



ma bonne amie. Je mets la tête à la fenêtre. Je vois un jeune élégant qui , soutenu par deux laquais , s'élance dans la cour : je cache vite mon livre , & prends ma broderie. A peine est-elle dans mes mains qu'on ouvre les battans du fallon & que l'on annonce.... Je vous le laisse à deviner.... Ah ! vous ne le devineriez jamais. C'est un aimable Prince qui vient faire mille excuses à la petite Victoire de ne l'avoir pas fait conduire chez elle , qui se reproche son impolitesse , & rejette sa faute sur les femmes qu'il n'a pu quitter , & qui ne l'ont point , ajoute-t-il d'un air galant , dédommagé de mon absence. Il s'approche de moi , me demande

d'une voix douce si je veux bien lui pardonner ses torts. Moi je ne cesse de lui répéter qu'il n'en a point, que la distance qui est entre lui & moi.... Il ne me laisse point achever ; il ne me parle que de mes talents, que de mes charmes, que de leur pouvoir, que du bonheur de me connoître ; mais il n'ose pas se flatter que ses soins puissent me plaire, & que ses visites m'intéressent. Je lui réponds que Madame de Villemur ( c'est le nom de ma bonne amie ) s'en trouvera très-honorée, que je ne peux pas m'en croire l'objet, qu'il ne doit pas ignorer qui je suis ; & j'ajoute, en baissant les yeux & d'une voix oppressée, que je n'ai que trop eu lieu de

fentir combien l'on perd quelquefois à être connu dans son origine ; à l'instant je sens ma main prise , baisée ; je vois les yeux de mon aimable Prince s'arrêter tendrement sur moi. Les larmes commencent à les obscurcir. Il me proteste que rien ne pourroit affoiblir son respect & l'amour que ma vue lui a inspiré. Il me trouve au-dessus de toutes celles qu'il connoît , parce que j'ai plus de charmes qu'elles , & que le reste il le compte pour rien. Comment à ces mots ne pas sentir son cœur palpiter de joie , ne pas éprouver un tendre intérêt pour celui qui sçait avec tant d'art , tant de générosité , nous arracher à la honte de notre existence , & nous élever au-

dessus de celles dont nous craignons les mépris. Dans le moment où je lui laissois voir combien j'étois flattée des choses agréables qu'il venoit de me dire , Madame de Villemur parut. Le Prince, d'un air noble & aisé, lui dit qu'un heureux hasard l'avoit conduit , il y avoit quelques jours , sur mes pas , lorsque je me promenois dans son parc ; qu'après avoir eu la complaisance de me rendre aux instances que plusieurs Dames & lui m'avoient faites de chanter à son concert , j'avois fait passer tout le monde de l'admiration à l'inquiétude , par une indisposition qui avoit été la suite de la sensibilité de mon cœur , & qu'il venoit lui-

même s'informer de ma santé. Il ajouta mille choses honnêtes que je ne vous répéterai point, demanda à Madame de Villemur la permission de venir quelquefois lui faire sa cour, & disparut en laissant ma bonne amie très-étonnée, & moi très-fatisfaite d'une visite à laquelle nous ne nous attendions ni l'une ni l'autre.





## C H A P I T R E I I.

*Portrait de Madame de  
Villemur.*

J'E reprends la plume aujourd'hui avec plus d'assurance que jamais. Puisque vous avez lu le commencement de ces Mémoires, j'ose espérer que la suite ne vous intéressera pas moins ; je ne vous remercie pas, mon aimable Amie, de toutes les jolies choses que vous avez bien voulu m'écrire. Vous ne connoissez déjà que trop mon foible. Le croirez-vous ? en relisant cette lettre facile & aisée, en admirant ces tours heureux que le



goût semble avoir tracés, je me suis dit avec un peu d'humeur : mais moi je n'écris pas si agréablement ; je fouhaitois de trouver dans votre lettre quelque défaut ; mais le seul que j'ai vu, & qui m'a fort déplu, est de n'en pas laisser appercevoir. Vous n'attendez pas sans doute de moi une si grande exactitude. Au reste n'écrit-on pas toujours assez bien pour son amie ? Si quelque indiscret promene sur ces Mémoires un œil curieux, tant mieux, s'ils lui déplaisent. Ce tant mieux là n'est pourtant pas trop sincère. Je crains aussi que vous ne me trouviez trop longue. Si je n'avois que des choses merveilleuses à vous dire ; si je ne devois me montrer à vous que sous

des dehors brillants, comme je me hâterois de vous décrire ces heureux événements ! Mais je ne veux pas toujours vous occuper de moi. Je ne vous ai encore rien dit de ma bonne amie, & j'ai bien du plaisir à parler de ceux que j'aime.

Madame de Villemur étoit fille d'un Receveur des Tailles. Son pere qui avoit plus d'argent que d'esprit, voulut la marier à un vieux Seigneur des environs, qui lui faisoit la cour en lui parlant de ses lapins & de son colombier. Un jeune Magistrat toujours parfumé, chargé de bijoux, de bonbons, qui rioit pour montrer ses belles dents, & chantoit pour grasseyer, dont les yeux étoient brillants & la

figure animée , lui plaisoit bien davantage. Mais le pere disoit que c'étoit un étourdi. La petite personne baissoit les yeux , & osoit lui répondre quelquefois qu'il étoit bien aimable. Le pere faisoit de grandes phrases sur l'inconséquence des jeunes filles qui ne voient que le moment présent , & se laissent prendre par la figure , par la jeunesse. Il passoit en revue toute la ville , & prouvoit le mieux qu'il lui étoit possible , qu'il n'y avoit que les vieux maris qui rendoient leurs femmes heureuses. Comme il étoit riche & que l'on faisoit bonne chere chez lui , tout le monde étoit de son avis. Sa fille fut obligée d'épouser M. de Villemur avec ses infirmités.

Elle s'ennuya pendant quelque tems dans l'antique Château de son mari , à qui elle persuada cependant de renoncer à l'encens , & de fixer son séjour à la ville. La belle jeuneffe vint bientôt faire sa cour à cette jeune femme , qui n'avoit que les honneurs du mariage. Beaucoup de gens la plainrent. Un plus heureux la consola : au bout de quelque tems elle mit au monde un garçon. M. de Villemur un peu surpris , fit ce qu'il put pour se persuader qu'il en étoit le pere. Il finit par le croire. Il y a des graces d'état. Il vouloit que la Mere nourrît son enfant. Mais Madame de Villemur , qui craignoit pour ses appas , n'étoit pas trop de son avis. Tou-

tes les jolies femmes se récrièrent contre cette barbarie , & le pauvre époux se tut pour avoir la paix.

Quelques années après un bel esprit qui n'ayant rien de mieux à faire, s'étoit retiré en Province, conseilla à la mere de faire inoculer son fils ; il lui démontra que l'inoculation arrachoit à la mort quatre-vingt-dix-neuf enfants sur cent que la petite vérole conduisoit au tombeau. Le pere qui n'étoit pas si aisé à persuader, dit qu'il n'avoit point été inoculé, & que son fils ne le feroit pas. Il envoya au diable tous les beaux raisonneurs ; la mere insistoit, mais l'enfant qui étoit doux, gagna une fluxion de poitrine &

mourut, pour les mettre d'accord. M. de Villemur fut si fâché d'avoir perdu l'héritier de son nom, qu'il ne tarda pas à le suivre.

La jeune veuve, vous n'aurez pas de peine à le croire, se consola bientôt de la mort de son vieil époux; elle pleura un peu plus son fils; mais lorsqu'on est aimable, on trouve bien des adoucissements à ses maux.... chacun s'empresse de consoler la jeunesse. La vieille seule est délaissée; elle verse ses larmes dans le sein de la solitude. Cela est assez injuste; mais on a beau crier, déclamer, le monde ira toujours à peu près de même. Les grâces verront toujours sur leurs pas, les jeux, les



plaisirs ; & les rides ne feront jamais environnées que du triste ennui & des dégoûts.

Les Agréables , les Beaux-Esprits de Province , remplissoient la maison de ma bonne Amie qui se plaifoit à entendre leurs folies. On y lisoit les nouveautés , les couplets , les épigrammes : on applaudissoit à tout ce qui étoit piquant , & puis les femmes se disoient : c'est pourtant bien méchant. Ceux qui sçavoient jeter le plus adroitement le ridicule , ou répandre le poison de la calomnie sur les femmes que l'on ne voyoit pas , étoient trouvés charmants : on ne pouvoit s'en passer ; on n'épargnoit ni les meres de famille , ni leurs filles , ni les dévotes ; mais ces dernie-

res s'en vengeoient bien. Madame de Villemur passoit une vie délicieuse ; elle donnoit souvent de petits soupers. On ne sortoit de table que pour aller se perdre dans un vaste jardin qui étoit au bout de la maison ; des arbres touffus que l'éclat de la Lune ne pouvoit percer , des tapis de verdure , la fraîcheur de la nuit , tout invitoit au plaisir. Les ténèbres étendoient leur voile sombre sur les heureux. Tout le monde revenoit assez content , un peu surpris d'être resté si long-tems séparé. On passoit le reste de la nuit à jouer des brelans. Les femmes friponnoient les jeunes gens , n'en faisoient que rire & s'endettoient. Tout alloit au mieux. La société

enchantée se quittoit ; chacun s'en retournoit chez soi d'un air de mystere ; mais les hommes faisoient si bien leur compte, que personne de la ville n'ignorois leurs plaisirs.

Madame de Villemur auroit peut-être vu tous ses jours s'écouler rapidement dans le sein du bonheur ; mais il est des gens qui ne veulent point le goûter, & qui se plaisent à troubler celui des autres. Des jeunes femmes fort laides & délaissées, des dévotes qui enrageoient d'être vieilles, de tristes nouvellistes qu'on étoit las d'entendre, murmurèrent si hautement, firent courir des bruits si injurieux, que la petite veuve prit la résolution de ne plus recevoir ses

amis si fréquemment. Pour briser tous ses plaisirs, elle prétextait des affaires qui la forçoient d'aller à Paris. De gros hommes dirent assez lourdement qu'elle avoit de bonnes raisons : les femmes firent semblant de rougir : les jeunes gens qui sourioient, auroient voulu que l'on crût qu'ils y étoient pour quelque chose.

Madame de Villemur, pendant qu'on se permettoit ces soupçons sur son compte, voltigeoit à Paris de plaisir en plaisir ; elle vit autour d'elle des merveilleux empressés à lui dire de jolies choses : elle fut priée des petits soupers, qui devoient être délicieux. Mais elle sentit

qu'ils ne pouvoient l'être que lorsque les femmes étoient jolies , que les hommes avoient de la finesse dans les idées , de la délicatesse dans les expressions , un peu de méchanceté dans le cœur , & tous les dehors de la galanterie ; & cet assemblage est rare. Elle alla s'attendrir aux François , rire aux Italiens & se montrer à l'Opéra. Les Danses de ce spectacle lui parurent bien dessinées , les voix assez touchantes ; mais elle en trouva l'ensemble trop monotone , & l'illusion trop ménagée. Après un séjour de quelques mois elle retourna dans sa Province : on la trouva changée. Elle dit que les veilles &

la fatigue du voyage en étoient peut-être la cause ; mais on n'en voulut rien croire.

Quelque tems après son retour , une Dame de ses amies l'ayant menée à sa terre , & un heureux hasard les ayant conduit , comme je vous l'ai dit , dans une plaine où je cueillois des fleurs , j'eus le bonheur de l'intéresser. Pendant plusieurs années ma bonne amie fut aussi vive , aussi enjouée que son âge lui permettoit de l'être. Sa maison étoit le séjour de la gaieté. La jeunesse y venoit rire , fredonner du matin au soir ; mais depuis quelque tems elle s'appercevoit que les hommes étoient moins tendres , moins empresés ; elle se douta que ses char-



mes commençoient à se flétrir : elle supprima les coëffures élevées , les grands paniers , & les ajustemens d'éclat : elle ne mit plus que de petites robes fraîches , qui , à la vérité , étoient d'un très-bon goût : elle se coëffa avec des baigneuses ou des battants l'œil , & ne voulut plus souffrir qu'un soupçon de rouge. Cet air de négligé sembloit répandre sur sa figure de nouveaux charmes : ses yeux paroissoient plus tendres , & ses regards plus touchants. En la voyant on disoit qu'elle avoit quitté la parure de la jeunesse pour n'en conserver que les graces. Le ton de son esprit changea avec son ajustement : elle devint plus pensive ; ses idées se porterent  
dans

dans un plus grand éloignement ; les jeunes commençoient à lui paroître légers , inconséquents ; elle ne les trouvoit plus si polis , si intéressants. Vous en devinez bien la raison ; mais il y a assez long-tems que je vous parle de ma bonne amie , je reviens à moi.

Vous avez peut-être cru que la curiosité , ou tout au plus un air de galanterie , m'avoit amené le jeune Prince si aimable dont je vous ai parlé. L'amour , oui , Mademoiselle , l'amour lui-même avoit conduit ses pas. Eh ! pourquoi non ? Imaginez-vous donc qu'il soit plus difficile de faire tourner la tête d'un grand Seigneur , que celle d'un autre ? Je vous entends d'ici

*Partie I.*

D

vous dire : on peut avoir une fantaisie , le desir de l'instant. Mais on ne se donne pas la peine d'aimer sérieusement , de se passionner pour une petite personne..... A merveille , continuez ; vous verrez cependant , vous verrez si ce ne sera que le desir d'un instant. Bientôt on ne parla dans toute la ville que de la visite que j'avois reçue. J'allois, osoit-on dire, devenir la maîtresse d'un Prince ; il n'avoit pas si mal choisi. Vous sçavez qu'en Province l'imagination du public va loin. On me voyoit déjà dans la capitale environnée de cet éclat qui accompagne le vice , qui ne fait plus rougir. Ma bonne amie s'offensoit beaucoup de ces soupçons. Pour moi je m'en

amusois. Je promettois des graces à de jeunes Officiers. Je ne devois faire que des heureux.

Madame de Villemur se rappella que son Cousin étoit dans le Régiment du Prince; elle me dit en riant: Victoire, j'espère que tu voudras bien honorer ton petit ami de ta protection, & le faire avancer. Le faire avancer... Ah! j'aimerois bien mieux le faire revenir.

Quelques jours s'écoulerent sans que je revisse mon nouvel amant. Je commençois déjà à m'en offenser. Qu'est donc devenu, me disois-je, cet empressement, ce desir de me faire sa cour? Le pouvoir de mes charmes n'est donc plus qu'une chi-

mere. Comme j'étois le plus occupée de ces réflexions, un carrosse se fait entendre : mon cœur palpite. Est-ce lui...? Oui, c'est sûrement lui. A l'instant je le vois paroître, plus brillant, plus radieux que tout ce qui m'environne. Dès qu'on l'apperçoit, les femmes se levent, les hommes se baissent, se confondent. Le Prince prie, supplie qu'on se remette. Il demande à ma bonne amie des nouvelles de sa santé. Pour moi qui suis éloignée, il ne m'a point encore vue; il me cherche des yeux; bientôt il me découvre. Il s'approche; il ne me dit qu'un mot; mais ses regards... ils en disent mille. Il s'assied, il nous parle des nouvelles qu'il a reçues de

la Cour & de Paris, d'une piece de M. de Voltaire , qui fait grand plaisir. C'est, continue-t-il , un génie bien rare, bien étonnant. Un peu dangereux ; dit une dévotte. Le Prince fourrit , me regarde. Moi qui n'ai lu que Zaïde & quelques chapitres de Candide à la dérobee , je trouve qu'il n'y a rien que de charmant dans ses ouvrages ; mais je me garde bien d'en parler. Le Prince s'apperçoit qu'il y a dans le salon des tables de jeux préparées ; il demande s'il suspend les parties. Madame de Villemur lui répond qu'on n'ose pas lui proposer d'en faire une. Il l'assure qu'il seroit très-flatté de faire la sienne. Ma bonne amie , en fouriant , lui



propose un brelan avec moi & un vieux Commandeur. Vous devinez avec quelle joie on accepte ; quel gré on sçait à la bonne amie de cet arrangement. Mon jeune Amant transporté d'aïse me dit qu'il veut absolument me gagner mon argent. Je lui réponds que je ne puis le perdre plus agréablement. Ses yeux s'enflamment ; il voit une main qui s'avance pour lui présenter les cartes : il voudroit bien la prendre ; mais il n'ose ; tout le monde le regarde. Ah ! la fotte chose que ce monde pour un amant ! Pendant toute la partie , il fut de la gaieté la plus aimable. Lorsque j'ouvrais le jeu , il se plaisoit à *faire tout son argent*. Il au-

roit , je crois , voulu que je lui eusse gagné toutes ses terres. Comme je me piquois de jouer avec le même désintéressement , le Commandeur à qui l'amour ne tournoit point la tête , nous gagna tous les deux. Il étoit déjà tard. Le Prince sortit en me disant : pourquoi faut-il s'en aller lorsqu'il seroit si doux de rester ? Je baissai les yeux en fouriant ; il s'éloigna , & je ne le vis plus.

Toutes les femmes furent enchantées de l'air honnête & enjoué de mon jeune amant. Je m'apperçus que je prenois déjà beaucoup d'intérêt au bien que l'on en disoit. Pendant qu'on le louoit , les hommes m'observoient , & l'effort que je faisois

pour paroître indifférente dévoiloit le secret de mon cœur. Je veux pourtant , me disois-je , aimer toujours mon cher Valmour. Non je ne lui ferai point infidele : un autre n'obtiendra pas ce que je lui ai promis , ce qui lui appartient. Qu'il seroit étonné s'il apprenoit que Victoire est aimée d'un grand Seigneur , peut-être la respecteroit-il davantage. Moi respectée de mon petit ami ! Je ne veux qu'en être aimée. S'il desire si ardemment de revoir sa cousine , c'est , j'en suis sûr , parce qu'il sçait bien que je suis toujours avec elle. Mais peut-être obtiendrai-je ce qu'on lui refuse depuis si long-tems.

Pendant que je m'occupois

ainsi toute seule de mes petites amours , car il est un âge où il n'est pas trop sûr d'avoir des confidens , je recevois assez froidement les adorations des hommes âgés , très-lentement celles des jeunes gens ; quoique j'eusse l'air de ne pas trop me soucier de leurs galants propos , j'aurois été très-fâchée qu'ils les eussent adressés à d'autres : il suffisoit que j'en visse un indifférent , pour que j'employasse tout mon art à le séduire. Je me montrois douce , bienfaitante ; je lui faisois entrevoir quelques espérances : j'avois l'air de l'écouter avec intérêt ; mais lorsqu'il étoit dans mes chaînes , je le traitois comme un esclave : il payoit bien cher les momens

de liberté qu'il avoit osé prendre. Ma chere Amie, si les hommes étoient moins empessés, s'ils sçavoient mieux cacher ce desir qui nous allarme, s'ils avoient plus d'art.... Hélas! les fourbes n'en ont-ils pas déjà trop? Pour un moment qu'ils nous suppliant, ils commandent des années. Heureuse! heureuse celle qui tient toujours loin d'elle ces êtres faux qui cachent sous des roses le poignard dont ils veulent nous percer le cœur! Pour moi je n'ai pas eu ce triste avantage: je dis triste, mon aimable Amie, parce que, s'il est quelquefois dangereux de s'abandonner à ce penchant qui nous égare, qui nous conduit à l'amertume, & souvent à la

honte, il est pourtant bien doux de ressentir les délicieuses atteintes de l'amour : un seul instant nous fait oublier toutes les peines d'une année.

Je ne fus pas long-tems sans revoir celui dont la conquête me rendoit si avantageuse & si fiere. Je recevois ses hommages au moins deux fois la semaine. Plusieurs femmes qui avoient des prétentions, piquées de la préférence qu'il me donnoit sur elles, se souvinrent que je n'étois que la fille du pauvre Cola, & firent plusieurs mauvaises plaisanteries sur mon origine. Une d'elles moins jolie, car ce sont toujours les plus malhonnêtes, me dit : Mademoiselle Victoire, vous devriez profiter de l'ami-



tié dont le Prince semble vous honorer pour faire entrer vos freres à son service : une bonne parente ne doit rien oublier pour faire sortir sa famille de l'indigence & de l'obscurité. Je vois , lui répondis-je , Madame , que si vous aviez été plus heureuse , vous auriez tiré assez bon parti de vos amours : pour moi , Madame , qui ne sçais rien accorder aux hommes , je ne leur demande que du respect. Eh ! qui oseroit , répliqua-t-elle du ton du persiflage , manquer de respect à Mademoiselle Victoire ? Mais je crois , repris-je , que s'il n'est pas dû à ma naissance , on le doit du moins à mon sexe. Les filles , me répliqua-t-elle , sont à présent bien

instruites. A votre âge, je ne sçavois pas de quel sexe j'étois. Peut-être le Prince vous a-t-il mis au fait du vôtre : il est si honnête... A ces mots je ne sçus que répondre. Je fus tellement suffoquée par la colere, par la douleur, que je perdis connoissance. Madame de Villemur, qui étoit dans sa chambre, parut au même instant. En me voyant dans cet état, elle courut à moi en m'appellant des noms les plus tendres. Je ne revins & n'ouvris les yeux que pour répandre un torrent de larmes : mon cœur étoit oppressé, étouffé par les sanglots. En vain ma bonne amie me demandoit ce qui m'étoit arrivé : je ne pouvois lui apprendre ce

qui faisoit couler mes pleurs : mes regards se portoient avec crainte sur celle qui m'avoit si cruellement outragée : sa présence sembloit m'écraser : heureusement elle sortit , ne pouvant sans doute supporter plus longtems le spectacle de ma douleur : dès que je ne la vis plus , je me sentis soulagée. Ma bonne amie fut si touchée de ma peine , & si indignée contre cette femme dont je lui répétai les propos injurieux , qu'elle lui écrivit sur le champ de ne jamais remettre les pieds chez elle. Vous voyez combien j'en étois aimée. Hélas ! il n'a pas tenu à elle que je fusse toujours heureuse.

Un honnête Marchand chez

qui nous faisons nos emplettes avoit pris pour moi un tendre attachement. Si quelquefois je lui demandois le prix d'une étoffe , il me regardoit d'un air embarrassé , balbutioit en me parlant ; il sembloit vouloir & n'oser me l'offrir. Un jour il vint trouver Madame de Villemur : Madame , lui dit-il , cette jeune personne dont vous prenez soin , qui est si aimable , croyez-vous qu'elle voulût partager avec moi ma fortune ? Peu m'importe son bien , sa naissance ; si elle daigne m'accepter pour époux , je m'estimerai trop heureux , je serai assez riche : mais si elle me refuse , je le sens , je l'aimerai toujours , & je serai le plus malheureux des

hommes. Madame de Villemur lui fit mille remerciements de ses offres généreuses, & lui promit de m'en parler. En effet quelques jours après, elle me fit dire de passer dans son appartement, où elle me tint ce discours : Victoire, tous les jours tu me deviens plus chère : ce ne seroit qu'avec peine que je me verrois forcée de te séparer de moi ; mais, ma chère amie.... Je ne la laissai pas achever. Emue, agitée je l'embrasse. Que vous ai-je donc fait, lui dis-je toute en larmes ? Voulez-vous me renvoyer dans la chaumière d'où vous avez tiré mon enfance ? Hélas ! ce n'est pas l'indigence que je crains ; c'est d'être éloignée de celle qui a dai-

gné me servir de mere. Eh ! ma chere amie , reprit Madame de Villemur en arrêtant sur moi ses regards attendris : t'ai-je parlé de te renvoyer ? cette pensée est bien loin de mon cœur ; mais je lis pour toi dans l'avenir. Je ne suis plus jeune : peut-être la mort t'enlevera-t-elle bientôt ton unique appui : tout ce monde qui te loue , qui te caresse , en te voyant dans la misere te plaindra ; mais ne t'offria tout au plus que des secours passagers dont tu rougiras. Tu n'ignores pas que j'ai placé la plus grande partie de mon bien à fonds perdu. Mes héritiers avides , & déjà mécontents , s'inquiéteront peu de celle que leur parente chériffoit : ils lui enleveront tout ce qu'ils



pourront lui ôter. Alors malheureuse & délaissée, tu te verras méprisée des riches, & peut-être insultée de ceux qui sont aujourd'hui jaloux de ton fort. Je voudrois bien, ma chere Victoire, prévenir cette affreuse destinée. Le moyen qui me paroît le plus honnête & le plus sûr, est de te marier à un homme qui soit à son aise. Eh ! quel est, lui répondis-je, celui qui prendra pour femme une fille sans bien, sans naissance. Les hommes plus intéressés que justes, comptent aujourd'hui tout pour rien, excepté l'argent. Il en est pourtant un, me répliqua Madame de Villemur, qui est assez généreux pour t'offrir la moitié de sa fortune, & qui

n'exige de toi qu'un peu d'amour. A ce mot je n'ose répondre : de l'amour... ! c'est bien des choses. Ah ! si c'étoit... mais ce ne peut être lui. Je questionne , je presse ma bonne amie de me dire quel est cet homme généreux. Est il jeune ? est-il bien aimable ? Elle sourit : mais elle me laissa chercher. Lorsque j'ai dit bien des fois , c'est peut-être Monsieur... non , ce seroit plutôt Monsieur... Elle acheva , & me dit le nom du Marchand. Alors je rougis , je deviens sérieuse. Sa boutique , cette perruque ronde , une aune que je lui vois dans les mains ; ces révérences que je lui vois faire à tous les arrivants , ces mines , ces propos que l'intérêt

dicte , tout cela forme un ensemble qui me déplaît ; quelle différence de lui à tous ces élégants en plumet , à talons rouges. Mais quel est mon délire ! veux-je épouser le Prince qui m'a gâté la vue , qui me tourne l'esprit ? Mon Dieu ! je n'ai point oublié qui je suis : je sçais bien que Cola est mon pere. Hélas ! j'en suis assez humiliée.

Madame de Villemur , un peu surprise de mon silence , me dit d'un air grave : eh bien ! Victoire , que répondrai-je à cet homme honnête qui vous fait l'honneur de demander votre main ? Son sérieux me déconcerte : ma bonne amie , lui répliqué-je d'une voix embarrassée , je suis bien sensible... bien

touchée... bien reconnoissante. .  
Je vois , reprit Madame de Villemur , qu'un Marchand n'est pas du goût de Mademoiselle Victoire. Elle espere peut-être qu'un Maréchal de France.... Non , ma bonne amie , lui dis-je en l'interrompant. Je sens bien que je ne mérite pas l'honneur que l'on veut me faire ; mais je suis si contente de mon sort , je me trouve si heureuse d'être avec vous , que je ne desire point encore de me marier. Je parie bien , me réplique-t-elle d'un air riant , que si je t'avois parlé de ton petit ami , tu ne m'aurois pas fait cette réponse. Moi aussi-tôt de rougir , de m'approcher d'un air confus , & de baiser mille fois sa main.

Dans ce moment on ouvre , & c'est mon jeune Prince que l'on annonce. Il est dans un négligé charmant : la joie brille dans ses yeux : il semble la répandre sur tout ce qui l'environne. Il va , d'un air noble & léger , de Madame de Villemur à moi. Il nous répète ces petits riens auxquels il sçait donner le charme de la nouveauté. Ma bonne amie paroît assez contente des jolies choses qu'il lui dit : elle l'écoute avec intérêt , lui sourit avec grace. Pour moi qui lis dans son cœur , je ne suis point jalouse. Je sens bien pourquoi il est si galant. Après avoir épuisé tout son enjouement , il devient un peu plus grave , & nous dit , d'un air assez mécontent ,

qu'il est obligé de partir pour aller faire son service à la Cour. Ce départ ne me plaît gueres. Madame de Villemur lui parle de son Cousin : il se rappelle son nom , sa figure , il en dit beaucoup de bien : ma bonne amie lui demande s'il seroit possible d'obtenir qu'il vînt passer chez elle son quartier d'hiver. A cette question mon cœur palpite d'aïse & de crainte. Le Prince lui répond que depuis quelque tems , on accorde assez difficilement aux Officiers la permission de s'absenter de leurs Régiments. Mais il lui promet qu'avant quinze jours elle reverra son parent. Madame de Villemur me regarde : le Prince me regarde aussi. Il me deman-



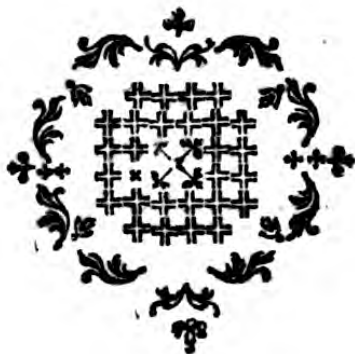
de si je ferai bien aise de le revoir. Que répondre? les hommes sont quelquefois bien déplaisants. Pourquoi me fait-il cette question? Mon embarras me trahit. Cependant je réponds, de l'air le plus indifférent, que j'en ferois charmée pour lui & pour ma bonne amie qui lui est très-attachée.

L'instant d'après le Prince se leve; il n'ose, nous dit-il, espérer de nous voir avant son départ. Ses yeux s'arrêtent tendrement sur moi; ils semblent me demander ce que je lui donneroie bien volontiers. Une douce mélancolie rend sa figure plus intéressante. Nous traversons tous ensemble plusieurs pieces. Il est si occupé qu'il oublie

blie de nous prier de rester : il s'apperçoit de sa distraction lorsque nous sommes arrivés à l'escalier : il s'en excuse avec tant de grace , il nous en fait sentir la cause si adroitement , qu'il nous paroît encore plus aimable. Encouragé par la gaieté de Madame de Villemur , il prend sa main ; il voit tant de douceur dans ses regards , qu'il ose remonter une marche pour l'embrasser. Et la petite Victoire , ne fera-t-elle pas aussi embrassée ? Ah ! oui , elle le fera. Déjà elle se sent doucement pressée. Une bouche de rose vient cueillir un baiser sur ses joues & presque sur ses levres.

Mais ne vous l'ai-je pas bien dit , que je ne vous ferois pas

grace des moindres détails ? Ne devrois-je pas rougir de vous occuper de toutes ces folies ? J'en suis si confuse , que je n'ose continuer.





## CHAPITRE III.

*Peu s'en est fallu.*

Vous imaginiez peut-être , ma chere Amie , en être quitte : non en vérité vous ne l'êtes pas. Il faudra malgré vous que vous lisiez ces Mémoires en entier.... C'est une terrible chose ! j'en conviens ; mais pourquoi me les avez-vous demandés ? Je vous vois d'ici faire un peu la mine en en décachetant la suite. Que vais-je lire , dites-vous en murmurant ? encore quelques miseres fans intérêt ? Mademoiselle Victoire , vous êtes une petite babillarde , bien ennuyeuse , bien

E ij

fatigante. Malgré toutes ces honnêtetés , j'ai pourtant la foiblesse de continuer. Que vous dirai-je pour vous adoucir & rendre vos idées plus riantes? Que ne puis-je donner à mon imagination un libre cours , & vous décrire des fêtes magnifiques ! Mais c'est la vérité toute nue que vous voulez , & dans cet état simple , rarement elle est bien intéressante. Elle ressemble aux femmes , qui tirent leur plus bel ornement de leur parure , dont les vêtemens modestes font naître & nourrissent les desirs des hommes avides & impatients de tout voir , de tout admirer.

Mon Dieu ! ne devinez-vous pas tout ce que j'ai à vous dire ? Ne lisez-vous pas dans mes

yeux, dans mon cœur, la plus vive, la plus tendre impatience ? Sans cesse occupée de la promesse de mon aimable Prince, je vois les jours s'écouler trop lentement : je compte les heures, les instants. J'ai déjà calculé le tems nécessaire pour que tous mes desirs soient accomplis : le moindre accident, le moindre retard peut tout déranger ; mais je n'en veux prévoir aucun. Les femmes me trouvent pensive, distraite : les hommes sont piqués de l'air indifférent avec lequel je leur réponds. Que me disent-ils qui puisse m'intéresser ? Que je suis très-aimable ? Ne le sçais-je pas aussi bien qu'eux ? Qu'ils se croiroient trop heureux, si je con-



sentois....? Je ne veux consentir à rien. Que malgré ma froideur , mes refus , ils ne cessent de m'aimer? Je les plains ; mais c'est tout ce que je peux faire pour eux. Tous cherchent la cause de cette indifférence générale : les uns l'attribuent à ma sagesse , à la pureté de mon cœur ; je sçais assez bon gré à ceux-ci de leur opinion : les autres disent qu'elle ne vient que de la froideur de mon être : je suis très-fâchée , très-humiliée de ce soupçon. Il en est d'autres qui soutiennent que j'aime sûrement quelqu'un ; mais que l'orgueil me fait étouffer mon amour : que peut-être celui qui est le plus mal-traité n'est pas le moins chéri : cette idée folle

m'amuse ; j'ai envie de les traiter tous fort durement pour faire croire à chacun d'eux qu'il est le plus aimé. Hélas ! jeune insensée ! tu te ris de l'amour : il viendra un tems où tu en éprouveras les cruelles atteintes. Seule & délaissée tu verseras des larmes , & personne ne s'offrira à toi pour les arrêter : tes amants feront alors bien vengés.

Un jeune Officier aux Gardes , très-avantageux & assez pressant , qui commençoit à se lasser de mes refus , & à s'offenser de mes dédains , me dit d'un air piqué , quelques jours avant d'aller rejoindre son Régiment , qu'il espéroit bientôt trouver à Paris des femmes plus jolies & moins cruelles qu'en Province :

je lui répondis que je ne doutois point qu'il ne fût déjà fort désiré des Belles de la Capitale, que les femmes de la Province ne lui étoient cruelles que parce qu'elles ne se croyoient point assez jolies pour mériter ses adorations. Il fut très-déconcerté de ma réponse, & me quitta d'un air assez étourdi. Le surlendemain il partit, & je ne fus pas fort affligée de son départ. Je ne prévoyois pas combien il me coûteroit de pleurs.

Madame de Villemur avoit reçu déjà deux lettres de son petit cousin, qui lui apprenoit qu'il étoit en route, & qu'il espéroit revoir bientôt tout ce qu'il avoit de plus cher au monde. La moindre voiture qui passoit sous mes



fenêtres , le bruit d'un cheval qui galoppoit , portoient dans mon cœur agité, ce faiffement, cette émotion qui précédent & suivent l'espérance. Bientôt à la joie de l'attente succéderent l'impatience & la crainte : chaque jour redoubloit mes frayeurs. Ma bonne amie presqu'aussi inquiète que moi , étoit dans la résolution d'envoyer au-devant de son parent, lorsque nous entendîmes le bruit d'une voiture qui s'arrêta à la porte. Les domestiques volent ; nous les suivons. J'apperçois la première un jeune homme pâle & défait que l'on soutient, & qui peut à peine descendre de sa chaise. J'avance , je reconnois.... Hélas ! oui, c'est celui que mon cœur

brûle de revoir. Je n'ai pas la force de lui parler : il tend les bras à sa chere parente qui fond en larmes en le voyant : ses doux regards s'arrêtent tendrement sur moi. Nous le portons dans l'appartement , sans pouvoir lui dire un seul mot : ses pleurs , celles que nous versons sur lui , voilà notre langage ; ce sont les expressions de l'amitié.

Jugez , ma chere Amie , de notre douleur , lorsque cet aimable jeune homme , couché sur un sofa que nous environnons , nous apprend qu'il a été forcé de se battre en route avec un jeune Officier qui lui a donné un coup d'épée , qu'il a resté huit jours dans une auberge sans autre secours que ceux d'un

ignorant Chirurgien de village, qu'il a hasardé de poursuivre son chemin pour revoir sa chere Cousine avant de mourir. Madame de Villemur émue, attendrie, l'embrasse plusieurs fois : elle envoie aussi-tôt chercher les plus habiles Chirurgiens de la ville, qui, après avoir sondé sa plaie, la trouvent dangereuse, mais ne désespèrent pas néanmoins de la guérir.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien la crainte, la frayeur agitoient mon ame. Si j'étois près du lit de mon cher Valmour, je le contemplois tristement. Quelquefois pendant son sommeil j'osois prendre ses mains ; je les serrois douce-



ment ; je les arrosois de mes larmes , je demandois au ciel de conserver ses jours ; mais , ma chere Amie , je devois vous épargner ces tristes récits qui ne peuvent que vous affliger.

Heureusement toutes nos craintes furent bientôt dissipées ; & mon amant se trouva sous peu de jours hors de danger. Comment vous peindre le trouble & la joie de mon cœur en le voyant , ce jeune homme aimable , pénétré de mes tendres soins , m'assurer de son éternelle reconnoissance. Hélas ! m'en devoit-il à moi qui avois été la cause de sa blessure & de ses douleurs ? Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine & bien des instances que j'appris

le véritable sujet de la dispute qu'il avoit eue. Ce jeune Officier , contre lequel il s'étoit battu , vous l'avez peut-être déjà deviné , étoit ce petit avantageux qui , avant de partir pour Paris , m'étoit venu faire des adieux si honnêtes. Valmour & lui se rencontrèrent sur la route & se reconnurent. Ces jeunes gens descendent aussi-tôt de leurs voitures , s'embrassent & veulent souper ensemble : ils s'arrêtent dans un petit village où ils se racontent toutes leurs petites aventures : ils se font part de leurs bonnes fortunes. Dieu sçait avec quelle modestie ! Valmour aussi étourdi que son ami , n'oublie pas de lui parler de sa chere Victoire dont

il espere obtenir les prémices : c'est , ajoute-t-il , le principal objet de son voyage. Un autre , lui répond son ami d'un air moqueur , pourroit bien t'avoir gagné de vitesse. A ce mot Valmour rougit. Je ne le crois pas , dit-il d'un ton fier ; celui qui se vanteroit de ce bonheur , seroit un fourbe. Et pourquoi , lui répond le jeune Officier , veux-tu donc qu'elle ait eu la complaisance d'attendre ton arrivée pour faire un heureux ? Si elle a un bon cœur , tu ne dois qu'en aimer davantage. J'espere , réplique Valmour , que tu ne te flattes pas de l'avoir intéressée à ce point ? Mon ami , répond l'autre , j'ai pour maxime de ne jamais parler des

faveurs que je reçois des femmes. Tu n'as pas, je crois, reprend Valmour d'un air suffisant, un grand mérite à être discret. Eh ! mais tu ferois donc bien étonné, lui réplique son adverfaire, d'un ton aussi avantageux, si je te disois que cette petite personne pour laquelle tu paroîs si fort te passionner, n'a pas été à mon égard d'un accès bien difficile, que je l'ai trouvée d'une douceur, d'une bienfaisance.... Vraiment elle est charmante. Je vous fais grace, ma chere Amie, de tous les propos de ces jeunes insensés. Ce qu'il y eut de plus malheureux, fut un démenti que Valmour donna à son ami : celui-ci, suivant les regles du point

d'honneur, qui permet tout, excepté de souffrir une injure, proposa à mon jeune amant de se battre, & lui donna un coup d'épée.

Après cet aveu Valmour me demanda, pour prix de sa franchise, de lui pardonner ses torts : je voulus bien lui faire grace, il est inutile de vous dire qu'un baiser fut la preuve du pardon.

Madame de Villemur, qui se méfioit assez de son petit Cousin, & qui ne se fioit pas trop à ma vertu, ne nous laissoit presque jamais seuls. Valmour murmuroit de son attention, & moi je faisois semblant d'en rire ; mais au fond de mon cœur je m'en trouvois humiliée. Ce qui redoubloit ma honte,

c'est que je sentoie que ma bonne amie n'avoit pas tort. Lorsqu'elle vit son parent bien rétabli, elle donna des bals que la jeunesse de la ville rendit assez tumultueux. Les agréables & les jeunes femmes passerent les nuits à danser, s'excéderent de fatigue & de lassitude, & prirent tout cela pour du plaisir.

Pendant le séjour que mon jeune Amant fit chez sa parente, il fut presque toujours dans les fêtes : son air vif & léger, sa gaieté folle, son air empressé & galant le faisoient aimer de toutes les femmes : elles trouvoient charmant tout ce qu'il disoit : sa présence sembloit répandre la joie dans toutes les assemblées où il étoit invité : en le



voyant voltiger de belles en belles, je me disois avec crainte : l'inconstance semble déjà avoir bien des charmes pour lui : le sentiment va mourir dans son cœur , & la frivolité l'occupera tout entier. Lorsqu'il revenoit à moi , je voulois lui faire quelques reproches ; mais il se montrait si tendre , si caressant ; je voyois tant de douceur dans ses yeux , tant de vérité dans ses gestes & dans ses expressions , que je n'avois pas la force de le gronder : il badinoit avec tant d'agrément , des ridicules des jeunes femmes & des prétentions des vieilles ; il se montrait si fort au - dessus de leurs attaques , il me disoit avec tant de franchise , qu'il donnoit son

esprit à la société, & que son cœur étoit à moi, que toutes mes craintes se dissipent. L'heureuse certitude d'être aimée portoit dans mon ame sensible un charme délicieux. J'étois comme un avare qui, après avoir long-tems cherché son trésor, le retrouve, le rapporte chez lui, le contemple, & met tout son bonheur à penser qu'il est à lui seul.

Souvent la réflexion ramenoit sur moi le trouble & la frayeur. Si je portois mes regards dans l'avenir; je ne voyois que privation & qu'abaissement; je n'osois m'abandonner à l'espérance la plus douce: j'étois forcée de la rejeter comme une illusion. Sans naissance, sans bien, je

m'envifageois comme une infortunée , arrachée pour quelque tems à la mifere , à l'humiliation , & qui devoit bientôt y rentrer , qui n'auroit tiré de fon bien être paffager que le fentiment plus vif & plus pénétrant de fes peines & de fon indigence. Plus je trouvois de plaifir près de l'ami de mon cœur , & plus ces idées cruelles me déchiroient. Quelquefois je me dérobois à fes tendres careffes pour répandre des pleurs : je détournois la tête ; je me couvrois le vifage pour lui cacher le défordre de la douleur. S'il me preffoit , s'il me conjuroit de lui en apprendre la caufe , je m'arrachois de fes bras & fuyois au loin.

Madame de Villemur qui me trouvoit pâle & changée commençoit à se repentir d'avoir fait venir son parent chez elle. Hélas ! il lui étoit bien facile de voir qu'il avoit porté au-dedans de moi ce feu dévorant qui mine & détruit notre existence. Mes regards timides, l'embarras de ma voix, la mélancolie dont je paroissais pénétrée, tout lui annonçoit la gêne & le tourment de mon cœur : elle crut devoir éloigner de moi cet être si chéri, dont la présence lui paroissoit trop dangereuse pour une jeune personne toujours faible contre l'amour. Elle l'exhorta à aller voir un de ses oncles qui étoit son tuteur, & qui demeuroit à Rouen, où il étoit

Conseiller au Parlement. Val-mour partit avec peine : ses adieux furent si tendres, qu'ils augmentèrent encore le regret que j'eus de le voir disparoître. Tous les instants que je pouvois dérober à ma bonne amie, je les passois dans les larmes : sans cesse occupée de l'objet que je chérissois, je me sentoiss mourir comme la blanche Colombe qui a perdu son bien aimé.

Madame de Villemur douce & compatissante, venoit souvent m'arracher à ma douleur : elle faisoit ses efforts pour ramener le calme dans mon cœur. Hélas ! elle le déchiroit en voulant le guérir. Etouffe, me disoit-elle, cette passion funeste à ton repos, & dont la raison doit

te montrer le danger. Si ton bonheur dépendoit de moi, s'il m'étoit possible de te réunir à celui qui t'aime, demain tu ferois son épouse. Mais, ma chère, jamais ses parents n'y consentiront. Que leur importe ton amour ? Ils ne te connoissent point. Je ne sentoisi que trop la force de ses raisonnemens ; mais suffit-il de montrer au malheureux qui est dans les chaînes l'horreur de son sort, pour qu'il puisse rompre ses fers ? Si une force étrangere ne vient à son secours, recouvrira-t-il la liberté dont on lui vante les charmes ?

Pendant que j'éprouvois les cruelles agitations de l'amour, Valmour étoit aussi en proie à



la douleur. Je reçus plusieurs lettres, dans lesquelles il me peignoit la peine que lui caufoit l'éloignement de la *Maîtresse de son cœur*, & le desir ardent qu'il avoit de la revoir. Malheureusement son oncle qui l'avoit surpris plusieurs fois plongé dans la tristesse, & qui lui trouvoit presque toujours l'air occupé, ne pouvant lui arracher son secret, crut devoir ouvrir une lettre qu'il avoit remise à un domestique pour la porter à la poste, & qui étoit à mon adresse. Il comprit à la force du style & au feu des expressions répandues dans cette lettre que son neveu avoit conçu pour moi l'amour le plus violent. Il en fit part à Madame  
de

de Villemur, & lui dit qu'il falloit prendre des arrangements pour faire partir au plutôt Valmour pour son Régiment, qu'une absence prolongée le guériroit de sa passion extravagante.

Et en effet, comment pardonner à un jeune homme d'aimer une petite personne fans fortune, & née de parents malheureux. Toutes les perfections pourroient-elles compenser sa misere & l'obscurité de sa naissance? Voilà, ma chere Amie, comme les hommes raisonnent dans le siecle le plus éclairé, dans un siecle où tout le monde convient que la vertu & l'honneur sont les seules qualités distinctives, que l'éducation élève tous les hommes au même rang.

*Partie I.*

F

Valmour instruit du dessein de son oncle , lui fit remettre un billet , par lequel il lui reprochoit , dans les termes les plus forts , d'avoir ouvert une de ses lettres ; & partit de chez lui sans lui faire ses adieux. Il se hâta de revenir chez Madame de Villemur , qui venoit de sortir lorsqu'il arriva. Jugez de ma surprise en le voyant paroître & voler dans mes bras. La présence des domestiques n'arrête ni ses transports ni les miens. Je m'abandonne aux mouvements de mon cœur : je serre de mes mains , je presse sur mon sein l'Amant qui le fait palpiter. Les larmes , les heureuses larmes de l'amour viennent obscurcir nos yeux. O doux moments ! pour-

quoi vous écoutez-vous si rapidement ? Hélas ! vous seriez nos derniers.

Aussi-tôt que les domestiques se furent retirés, Valmour m'apprit le danger qu'il avoit couru. Partir sans vous revoir, me disoit-il en me prenant les mains, en les baissant mille fois ; m'éloigner de ma chère Victoire, de la douce amie de mon cœur, sans recevoir ses tendres embrassements ; ah ! j'en ferois mort de douleur. Hélas ! continua-t-il en arrêtant sur moi des regards pleins d'expressions, il est près d'arriver le cruel moment où je serai forcé de me séparer de celle qui m'est si chère. A l'instant sa voix baisse ; il s'approche, ses bras s'étendent vers

moi, le feu du desir enflamme ses yeux. Je le fixe.... Je me sens émue, faisie, agitée; un frémissement universel se répand dans mes membres; je veux m'éloigner, repouffer loin de moi cet objet trop séduisant; mais son air est si tendre, si expressif.... Il me retient, il m'arrête avec tant de grace... l'amour lui donne tant d'empire sur moi....! Vous me fuyez, me dit-il d'une voix douce & pénétrante; vous voulez fuir celui qui vous adore....! A ces mots, les forces m'abandonnent... je tombe dans les bras de Valmour: déjà je sens sur ma bouche ses lèvres brûlantes... déjà.... Ah! cruel; lui dis-je d'une voix presque éteinte, veux-tu me faire mou-

rir...? Au même instant il entend du bruit : il s'éloigne ; on ouvre, & c'est ma bonne amie qui apperçoit Victoire étendue, sans force & presque sans vie, sur une duchesse. Malheureux, dit elle, en se tournant vers Valmour, aurois-tu deshonoré cette jeune personne ? Aurois-tu souillé l'asyle que j'ai donné à son indigence ? Il proteste qu'il n'est point coupable : il prend le ciel à témoin de son innocence. Madame de Villemur rassurée s'approche de moi, me rappelle à la vie par ses secours & ses tendres caresses ; mes regards se portent sur mon amant que je vois abattu, consterné : confuse je n'ose les arrêter sur ma bonne amie : elle a pitié de mon



trouble ; elle me nomme sa fille. A ce doux nom je me précipite sur son sein , & l'arrose de mes larmes.

Lorsque Madame de Villemur me vit en état de l'entendre , elle fit approcher Valmour , & nous dit : mes enfants , je ne vois qu'avec peine , qu'avec frayeur l'amour qui vous unit ; il ne peut que vous rendre malheureux. Tu le sens , continua-t-elle en adressant la parole à son parent. Jamais ta famille ne te laissera former des nœuds avec Victoire , née , comme tu ne l'ignores pas , de parents pauvres ; & tu ne voudrois pas , j'ose le croire , qu'elle s'avilît au point de n'être que ta Maîtresse ; si elle avoit le mal-

heur de s'égarer à ce point, ses jours seroient des jours d'opprobre. Tu aurois la douleur de la voir plongée dans le mépris, dans l'indigence, & ton plus grand bonheur alors seroit de l'oublier & de la mépriser toi-même ; mais n'auroit-elle pas le droit de te reprocher l'horreur de ton sort ? Pourrois-tu soutenir la vue de sa misère & de son déshonneur ? Ses larmes qui devroient couler éternellement, peut-être les malheureux fruits du vice qui t'environneroient, & qui te demanderoient du pain, tout cela ne briseroit-il pas ton cœur ? Et toi, ma chere amie, poursuivit Madame de Villemur en me regardant, ne vois-tu pas qu'en

nourrissant les espérances de Valmour , tu arrêtes tes pas dans le tems où il ne doit courir qu'à la gloire. Ignores-tu que cet amour qui ne peut avoir une fin honnête , est une passion honteuse que l'honneur doit étouffer à l'instant ?

Pendant que ma bonne amie parloit , Valmour & moi étions plongés dans le silence. Tristes & abattus nous ressemblions à des malheureux qui , environnés de ténèbres épaisses , se croyoient dans un séjour de paix & de délices , & auxquels une lumière importune vient tout-à-coup découvrir le danger & la mort qui les menacent.

Depuis ce tems , je n'osois

parler à Valmour ; je craignois sa présence ; je l'évitois. Hélas ! vous le dirai-je , ma chère , lorsque j'étois loin de lui , je me sentoie attirée vers cet être dangereux ; quelquefois je m'occupois , oui je prenois plaisir à m'occuper de cet instant où je l'avois vu si tendre , si pressant , où abymée , anéantie dans la malheureuse passion qui avoit porté le délire dans mes sens , j'avois été sur le point d'être immolée à l'amour , comme la victime tremblante qui ne peut éviter le fer redoutable qui est levé sur elle. Ces idées qui n'avoient que trop de charme , me jettoient dans cette agitation , dans ce trouble d'où naissent les desirs qui nous dis-

posent à la défaite , & nous amènent les regrets & la honte.

Le tems où Valmour devoit aller rejoindre son Régiment approchoit. Madame de Villemur , pour nous éviter cette crise douloureuse que deux amants éprouvent dans l'instant où une force invincible les arrache à eux-mêmes , m'envoya à sa petite maison de campagne , sous prétexte d'y faire faire quelques changements.

Pendant mon absence , elle obtint de son Cousin qu'il devancerait de quelques jours son départ. Vous concevez combien il eut de peine à y consentir. Il conjura sa parente , les larmes aux yeux , de s'intéresser à son bonheur , de faire

ses efforts pour le réunir un jour à celle qui seule pouvoit le rendre heureux. Cette douce espérance , lui disoit-il en lui baissant les mains , faisoit le charme de sa vie , & lui donnoit la force d'en soutenir le poids.

A peine ce que Madame de Villemur m'avoit prié de faire fut-il achevé , que je me hâtai de revenir. Je brûlois d'impatience d'arriver : les chevaux qui alloient au grand galop , me paroissoient trop lents dans leur course ; j'aurois voulu leur donner des aîles.

Arrivé à la porte de ma bonne amie , je m'élançai de la voiture avant que le laquais soit venu m'offrir son bras ; je monte à l'appartement de Madame



de Villemur ; je l'apperçois ; je cours à elle ; je reçois ses tendres embrassements ; je promene mes regards autour d'elle ; mais hélas ! mes yeux ne voient point celui qu'ils cherchent , j'ose à peine demander où il est.

Ma bonne amie m'apprend qu'il est parti. Quoi ! lui répliquai je d'une voix tremblante , il est parti si vite ? ... sans que je le sçache ! ... Je n'ai pas la force d'en dire davantage ; je sens mon cœur ferré , étouffé par la douleur ; je détourne la tête ; je l'abaisse sur mon sein qui est aussi-tôt arrosé par les larmes du désespoir. Confuse , honteuse , je fuis dans ma chambre pour dérober mes pleurs à

Madame de Villemur qui craint de m'arrêter. Seule & abandonnée à moi-même , à mes regrets , je me vois comme un être délaissé. L'horreur de mon sort se présente à moi sous l'aspect le plus triste , le plus humiliant. S'il m'eût aimé , me disois-je , s'il eût craint de déchirer mon cœur , se feroit-il éloigné de moi sans me revoir encore une fois ? L'ingrat ! méritet-il les larmes qu'il me fait répandre ? Dans ma douleur je voulois , je jurois de ne plus l'aimer , de le haïr. Etes faibles , hélas ! que pouvons-nous contre cette passion impérieuse qui asservit notre ame comme un tyran ?

Je commençois à ressentir

tous les malheurs dans lesquels un cœur sensible est entraîné par cette pente douce qui semble ne lui promettre que des plaisirs. Le voile sombre de la tristesse s'étoit étendu sur tous les objets qui m'environnoient. Tout nourrissoit ma douleur ; tout, en me rappelant des idées trop séduisantes , replongeoit mon ame dans d'inutiles regrets. Je rejettois les consolations de Madame de Villemur , comme le malade repousse le remede amer qu'on lui présente.

Mais , ma chere amie , ne m'abandonné - je pas trop au souvenir de mes peines ? Devrois-je vous les faire partager ? Parce que j'ai versé des larmes , dois-je en faire répandre

DE VICTOIRE. 135

à l'amie qui veut bien s'intéresser à mes malheurs ? Hélas ! j'en ai bien d'autres à lui décrire ?

*Fin de la première Partie.*





# MEMOIRES

DE

VICTOIRE.

---

SECONDE PARTIE.

---

CHAPITRE PREMIER.

*Qui amenera de grands évènements.*

AURAI-JE la force de continuer ces Mémoires? Jusqu'à présent occupée de cet heureux temps où la jeunesse nous porte de plaisirs en plaisirs, où notre ame toujours agitée échappe, pour ainsi

*Part. II.*

A



dire , aux traits de la douleur, une gaieté folle a conduit ma plume; mais en avançant je vois le plaisir fuir devant moi, & la tristesse qui s'approche & qui vient me saisir.

Mes beaux jours sont coupés par une suite immense de peines, de misere, d'humiliations. Lorsque je veux achever ce tableau que j'ai eu l'imprudence de commencer, je sens ma main tremblante arrêtée par la honte & la crainte. Ma tendre amie, pourquoi vous entretenir de mes peines? Pourquoi m'en occuper, lorsqu'il seroit si doux pour moi d'en perdre le souvenir?

Madame de Villemur sentoit déjà les approches de la vieillesse, ses regards se portoient avec crain-

te sur un avenir incertain, son ame tendre & sensible ne trouvoit plus d'objets à saisir, le vuide de la solitude attristoit son cœur. Un Prêtre qu'elle avoit appelé dans une maladie qu'elle essuya, redoubla ses frayeurs. Il avoit déjà pris sur son ame agitée & tremblante, cet empire que la crainte rend tous les jours plus puissant, & l'avoit amenée à ce point de vue d'où l'on ne découvre que dangers & que peines; il effaça de son cœur toutes les sensations, & dirigea les facultés de son ame vers des objets sublimes: il lui fit briser tous les liens qui l'attachoient encore à la terre; elle ne s'envisagea plus que comme une étrangere que le Ciel avoit

jettée pour quelques instans sur le globe qu'elle habitoit. Ces idées firent passer en elle le dédain pour tous ceux qui l'environnoient : elle ne les vit plus que comme des êtres rampans que leur destinée conduisoit à une fin malheureuse. Tous les jours je m'apercevois avec douleur que je lui devenois moins chere : elle ne revoit plus mes soins qu'avec une dignité froide. Si quelquefois elle sourioit à mes idées folles & caressantes , la réflexion venoit sur le champ rider son front. La présence de son Directeur pouvoit seule prolonger sa gaieté ; son souffle sembloit purifier l'air qu'elle respiroit ; elle l'attendoit avec l'impatience d'une maîtresse qui va  
revoir

revoir celui qu'elle aime ; s'il parloit, une douce émotion trahissoit son ravissement secret ; il maîtrisoit son ame comme l'Auteur de la nature maîtrise l'Océan : tantôt l'œil enflammé il répandoit en elle un frémissement universel, & tout-à-coup il rendoit le calme à son cœur, & y faisoit passer l'espérance.

Mais où m'emporte le plaisir d'écrire ? La reconnoissance n'auroit-elle pas dû m'arrêter ? Est-ce à moi de peindre les faiblesses de celle qui a voulu m'arracher à l'indigence ? Ne dois-je pas les dérober à tous les yeux, les couvrir du voile épais de l'amitié.

Je me hâte d'arriver au but que je voudrois déjà toucher. Je

*Partie II.*

B

franchis les années comme l'oiseau léger fend l'air qui le sépare de ses petits.

Il y avoit déjà long-tems que mes jours s'écouloient dans l'ennui. La maison de Madame de Villemur étoit devenue le temple du recueillement : les terreurs de la mort en avoient éloigné les plus innocents plaisirs. Valmour qui avoit appris ces tristes révolutions , n'osoit plus entretenir sa parente de son desir : il m'adressoit furtivement ses lettres : la dernière me sembloit toujours la plus tendre , la plus expressive ; son amour s'y peignoit avec plus de force ; je les rassemblais toutes dans une petite boîte au fond de laquelle je ne voyois malheureusement

pas l'espérance. Souvent je montois à ma chambre, je m'y enfermois avec soin, j'ouvris mon trésor, & mes yeux ardents en parcouroient, en dévorioient toutes les richesses; je goûtois une volupté pure à les toucher, à les contempler, à les presser sur mon sein; je trouvois en elles un charme qui dissipoit tous mes ennuis. Mon Dieu! me voilà encore plongée dans ces idées trop douces où mon faible cœur m'entraîne malgré moi.

Ma tendre amie, je touche à présent au moment cruel où j'ai vu fondre sur moi tous les malheurs ensemble. Je vais entrer dans la mer immense de mes infortunes. Puisse votre ame ne



pas se briser de douleur au récit que je vais vous faire !

Depuis quelque tems Madame de Villemur plus affoiblie , plus languissante me faisoit craindre pour ses jours. J'oserai vous le dire , ma chere Amie , quoique je lusse pour moi dans l'avenir le sort le plus déplorable , le tendre attachement que j'avois pour ma bienfaitrice , étoit si pur , si désintéressé , que j'eusse consenti à traîner une vie malheureuse pour conserver la sienne. Hélas ! mes vœux ardents ne furent point exaucés. Dans le moment où j'étois près de cette amie douce & généreuse , dans l'instant où je la contemplois tristement , où je pressois sa main dans les miennes , je

vis tout à coup ses bras s'étendre ; une légère convulsion animer son visage pâle & mourant , ses yeux s'éteindre , & les horreurs de la mort défigurer ces traits si nobles , si touchants , que les années avoient semblé respecter.

Je ne vous parle point de mes regrets , de mes gémissements ; ces signes d'une douleur véritable , je les devois à l'amitié , à la reconnoissance. A peine Madame de Villemur eut-elle les yeux fermés , que l'intérêt amena ses avides héritiers , qui parcouroient ses vastes appartements en promenant un œil curieux sur tous ses effets. On trouva dans ses papiers un espece de testament. Aussi-tôt

tous les héritiers tremblants environnent celui qui en devoit lire les dispositions. Ma bonne amie laissoit à ses domestiques une modique pension, & conjuroit son frere, par l'amitié qu'il avoit paru avoir pour elle, de ne point abandonner sa chere Victoire, à laquelle elle donnoit ses diamants & tous ses bijoux.

Deux nieces de Madame de Villemur, qui s'en croioient déjà parées, me regarderent avec colere, & me dirent des choses fort malhonnêtes, auxquelles je me dispensai de répondre. Le frere de ma bonne amie, qui étoit un Auditeur des Comptes, & qui en avoit bien l'esprit, s'approcha de moi, & me dit

d'un ton brusque : Mademoiselle, vous avez l'air bien affligée ; que vouliez-vous donc avoir de plus ? vous êtes la mieux partagée. Et puis continuant de cet air léger que vous devinez : consolez vous , Mademoiselle , ajouta-t il , quand on est jolie comme vous , peut-on manquer de quelque chose ? Je vois , Monsieur , lui répliquai - je , que je ne manquerai pas de mauvais compliments.

Réduite , pour tout bien , pour toute espérance , au legs de M<sup>me</sup>. de Villemur , que l'on n'estimoit que trois mille livres ; me voyant abandonnée de presque tous mes amis , qui se contentoient de me plaindre de loin ; réfléchissant sur la foiblesse , sur la légéreté

de ces êtres qui forment le grand monde ; pensant aux tristes révolutions auxquelles nous sommes exposés , le croirez-vous , ma tendre Amie ? je m'occupai long-tems du projet de retourner au village de mon pere , de m'y revêtir d'habits simples & rustiques , d'acheter de ma petite fortune quelques terres que je ferois valoir , que je cultiverois dans la paix & dans l'obscurité. Pourquoi l'amour vint-il empoisonner ces heureux desseins ? J'aurois aidé , soulagé ma famille indigente ; j'aurois rempli , envers les auteurs de mes jours , les devoirs que la nature nous impose.

Flottant d'idées en idées , j'étois comme un voyageur qui

vient de voir son guide écrasé par la foudre : tremblant , incertain , il ne sçait quelle route suivre ; il regarde derriere lui ; il voudroit revenir sur ses pas ; mais il est déjà si éloigné du lieu d'où il est parti , qu'il aime mieux poursuivre au risque de s'égarer.

Valmour , dans le sein de qui je verfois mes peines & mes inquiétudes , soulageoit ma douleur par l'espérance de le revoir bientôt. Il me promettoit , il me juroit d'attacher sa destinée à la mienne par les nœuds de l'hymen. Je n'osois m'abandonner à cet espoir délicieux ; la réflexion en détruisoit le charme. Je pris la résolution de me mettre quelque tems en Cou-



vent pour ne pas laisser à l'envie , à la méchanceté des hommes , ce plaisir qu'ils goûtent à créer , à répandre sur l'innocence d'injurieux soupçons. Vous dirai-je combien d'ennuis j'éprouvai avec ces petites ames , que des craintes frivoles agitent & tourmentent sans cesse : fatiguée , excédée de leurs miseres , je préférois mille fois le silence & la solitude à leurs froids entretiens ; je m'enfermois dans ma chambre. Là , mon imagination s'enivroit du plaisir de revoir celui qui l'occupoit la nuit & le jour : je m'abandonnois toute entiere aux illusions , au délire de l'amour ; je tenois mon cher Valmour embrassé sur mon sein ; je lui don-

nois, je recevois de lui; de sa bouche vermeille mille baisers enflammés. Pardonnez, ma chère amie; je sens que je ne devrois pas vous écrire toutes ces choses; mais j'éprouve tant de plaisir à me les rappeler, à m'en occuper, que je n'ai pas la force d'en éloigner le souvenir.

J'attendois tous les jours avec une plus vive impatience l'Amant qui devoit réaliser mes heureuses chimères. Hélas! me disois-je souvent, si mon aimable Prince étoit ici, bientôt j'obtiendrois de lui le bonheur de revoir celui que j'aime.

Ma tendre Amie, occupée de mes plaisirs & des peines qui en sont venu trancher le cours,

je ne vous ai plus parlé de ce jeune Seigneur si généreux, si intéressant, qui en nous quittant nous avoit laissé le regret de le voir partir si promptement. La connoissance qu'il avoit des intérêts des Princes, avoit déterminé le Roi à l'envoyer dans une Cour étrangère en qualité d'Ambassadeur. Il eut l'honnêteté d'en faire part à Madame de Villemur, & lui dit de moi des choses que je ne vous répéterai pas : vous croiriez peut-être qu'elles sont de mon invention, & je vous avoue que cette idée m'humilieroit trop pour que je m'expose à la faire naître.

A force de sollicitations & de peines, Valmour obtint en-

fin la permission de venir pour six mois dans le sein de sa famille. J'étois au milieu d'une nuée de Religieuses, lorsqu'on m'apporta la lettre qui m'annonçoit son arrivée prochaine. En la voyant, je sens mon cœur palpiter d'aïse, je la prends, je fends la foule pour m'éloigner; je brise le cachet, j'ouvre & je lis ce peu de mots : » dans trois » jours, peut-être avant, Val- » mour, l'heureux Valmour, au- » ra vu sa bien-aimée, il aura » reçu ses tendres embrasse- » mens ». Transportée de joie, j'allois, j'errois dans ma chambre comme une insensée. Pourquoi étois-je renfermée par des murs épais? Que ne pouvois-je aller, voler au-devant de l'ami

de mon cœur , essuyer de mes mains son front baigné de sueur !

La nuit & le jour j'étois occupée de mon cher Valmour. Je le voyois porté sur un coursier écumant , qui fendoit l'air & n'alloit point encore au gré de ses desirs impatients. Après trois jours de peines , d'inquiétudes , on m'appelle. Un jeune Officier vous demande , me dit-on. Un jeune?... Ah ! c'est lui... Je cours à l'instant au parloir , & le premier objet qui s'offre à ma vue est l'Amant le plus aimé : il étend vers moi ses bras qui s'ouvrent pour me recevoir ; mais je ne puis m'y précipiter ; une grille qui nous sépare , arrête nos transports ; nos mains peuvent à peine se joindre , se

ferrer , & les plus doux baisers ne peuvent nous atteindre.

Je n'essayerai pas de vous peindre notre embarras , notre murmure secret , nos tendres fourires , nos regards enflammés que les larmes venoient souvent obscurcir , ce langage muet qui est si expressif : tout cela peut se sentir , mais ne se rend pas.

Après deux heures de conversation écoulées trop rapidement , on vint m'avertir que le souper étoit servi. Eh ! que m'importe , dis-je à Valmour d'un air riant : les amants qui se revoient , doivent-ils se quitter pour aller paître comme de vils animaux. Il fallut pourtant nous séparer après mille efforts



inutiles pour nous donner ces preuves si douces du plus tendre attachement.

Vous vous doutez bien que mon jeune Amant revint bientôt voir sa petite prisonniere. Hélas! je ne sentoís que trop les horreurs de ma captivité. J'abandonnai mon cœur aux desirs de l'indépendance. Valmour m'en peignit les charmes avec tant d'art, que je consentis à briser mes fers. La Sirene qui m'avoit enchantée, m'attira & j'en fus dévorée.





## CHAPITRE II.

*La queue du Roman.*

A PEINE fus-je sortie du Couvent , que Valmour m'engagea de quitter la ville que nous habitons. Je n'eus pas de peine à y consentir : hélas ! je pressentois , je voyois déjà avec frayeur le moment où le crime alloit me saisir : j'étois comme un enfant qui s'est approché trop près d'un précipice : il sent la terre fuir & manquer sous ses pas chancelants : il frémit , il s'écrie ; mais il est à l'instant entraîné dans l'abyme.

Valmour fit préparer une

chaise , & nous partîmes pour Paris. Cette ville immense devoit être le théâtre de mes infortunes : mon innocence devoit y être flétrie par le souffle empoisonné du vice. J'emmenai avec moi une femme de chambre qui avoit été à Madame de Villemur. Aveuglée par le bandeau de l'amour , je ne voyois pas que je l'associois à mes peines , qu'elle seroit bientôt , comme sa maîtresse , la malheureuse victime de l'indigence.

A peine fûmes-nous arrivés à Paris , que nous nous jettâmes dans le tourbillon des plaisirs. Valmour rencontra deux de ses camarades qui le menerent chez leurs parents , où il me présenta ensuite comme sa sœur. Je fus

fêtée , accueillie par tous ceux qui me virent : on accabloit mon prétendu frere de compliments : on ne cessoit de l'entretenir de toutes les bonnes qualités de sa sœur , & même de celles qu'elle n'avoit pas. Conduite de société en société , je tenois déjà à cette chaîne brillante que l'on nomme le grand monde.

Je crois vous voir frémir au récit que je vous fais. Peut-être m'avez-vous déjà comparée à ces malheureuses que la débauche traîne à la fuite de la jeunesse. Non , ma chere Amie , rendez plus de justice à la pauvre Victoire : elle n'est pas encore aussi coupable que vous le pensez ; elle a toujours éloigné , refusé l'amant pressant qui la

fuit ; elle se dérobe avec soin à ses tendres caresses ; elle ne s'offense point de ses desseins , de ses entreprises ; elle sent bien qu'elle ne mérite plus ce respect que la vertu inspire à ceux qui l'approchent ; mais elle a prié , conjuré son cher Valmour , par son amour , par ce qu'il a de plus cher au monde , de ne point abuser de son état , de son égarement , de ne pas la plonger dans la honte , dans l'infamie , & il a été assez généreux pour mettre un frein à ses desirs ; il a eu pitié du sort de sa maîtresse ; il a été touché de ses pleurs ; il n'a pas voulu les rendre plus amers.

Imprudente que j'étois , j'imaginai long-tems que je pou-

vois échapper à l'ennemi qui me poursuivoit. J'étois comme la bergere innocente qui sommeille sur les fleurs : dans l'instant où elle est le plus tranquille , elle se sent piquée ; elle s'éveille , & elle apperçoit avec frayeur le serpent qui s'est glissé dans son sein.

Un jour qu'il faisoit très-chaud , accablée , excédée , je m'étois jettée sur un sofa pour y reposer. Mes vêtements légers laissoient presque entrevoir ce qu'ils doivent dérober à tous les yeux. Abandonnée toute entière au sommeil , j'étois seule dans mon appartement que je croyois fermé. Le hasard , peut-être ma malheureuse destinée , conduisit Valmour à ma chambre : il en



ouvre la porte ; il n'entend point de bruit ; il avance , il apperçoit sa maîtresse qui repose : il la contemple ; ses regards enflammés dévorent ce qu'ils voient , & ce qu'ils ne peuvent voir : les brûlants desirs s'emparent de son cœur. En proie aux fureurs de l'amour il s'approche , & sa main téméraire.... Je m'éveille... je le vois... je me sens dans ses bras.... Mes cris , mes larmes , mes trop foibles efforts , rien ne peut l'arrêter. En un instant la malheureuse Victoire est avilie , déshonorée ; elle ne revient de son anéantissement que pour sentir plus vivement toute son ignominie. Furieuse , désespérée , elle veut fuir loin de celui qui l'a couverte d'oppro-

bre. Triste , humilié , il se jette à ses genoux ; il lui baise mille fois les mains ; il l'arrête , il lui donne les noms les plus tendres ; il la rassure ; il l'appelle son épouse ; il essuie ses larmes ; il lui promet , il lui jure de ne plus lui en faire répandre , & puis il lui demande sa main à baiser pour preuve de son pardon : elle lui est refusée , constamment refusée ; mais il la prend avec tant de grace , qu'il en devient bientôt le maître. Hélas ! son amante l'aime trop pour lui en vouloir , & elle n'a pas assez d'art pour dissimuler plus long-tems.

Jusqu'alors contente & sans inquiétude sur l'avenir , je n'avois jamais parlé à Valmour de

la promesse qu'il m'avoit faite de s'unir à moi pas des nœuds indissolubles. Il étoit mon amant, je ne voulois rien de plus; mais bientôt je sentis que je deviendrois mere, & que la honte m'environneroit si je n'avois le titre sacré d'épouse. D'affreux pressentiments vinrent obscurcir ma joie, & jetterent le trouble dans mon cœur que le remords déchiroit.

Valmour, dont l'amour étoit toujours aussi tendre, faisoit ses efforts pour dissiper mes craintes : son âge ne lui permettoit pas de s'unir encore publiquement à celle qu'il aimoit, sans le consentement de ses parents. Mais il avoit trouvé un Prêtre qui devoit nous marier dans une  
Chapelle

Chapelle particuliere. Il m'annonça cette nouvelle avec transport. Quoique ce lien mystérieux & irrégulier me parût facile à rompre, cependant je scus gré à mon Amant de vouloir le former ; je le regardai comme mon époux , & je ne mis plus de bornes à ma reconnoissance.

Tous deux satisfaits , enchantés , nous ne demandions au Ciel que de prolonger notre bonheur. Hélas ! dans l'instant où nous nous croyons le plus tranquilles, nous touchions au plus cruel de tous.

Le Tuteur de Valmour qui avoit appris l'arrivée de son neveu dans la ville où j'avois demeuré , & notre départ précé-

pité pour Paris , après bien des recherches & des peines découvrit l'hôtel que nous habitions. Lorsqu'il fut sûr de sa proie , il n'eut rien de plus à cœur que d'obtenir du Ministre un ordre d'arrêter Valmour , & de le faire conduire à son Régiment.

Un jour que j'étois occupée à me faire coëffer , mon jeune Amant étoit près de moi ; il prenoit plaisir à me sourire dans la glace sur laquelle j'arrêtois mes yeux ; nous entendons frapper ; Valmour se leve & va lui-même ouvrir. Le premier objet qui s'offre à sa vue est son oncle , suivi d'un Exempt qui lui montre l'ordre qu'il a de le mener sur le champ à sa garnison.

Surprise je me leve , j'avance

ce d'un air consterné. L'oncle de Valmour, après m'avoir examinée, dit à son neveu : ma foi, mon ami, pour un Lieutenant tu as une jolie maîtresse ; elle est mon épouse, répondit-il d'un ton irrité : je ne doute pas, lui réplique son oncle, que Mademoiselle n'en remplisse très-bien les devoirs.

Saisie, tremblante, je considérais d'un œil abattu Valmour que la colère agitoit, qui lançoit des regards furieux sur son oncle. Il parcouroit à grands pas son appartement. Une main appuyée sur son front, il sembloit méditer, rejeter mille projets différents. Cependant l'Exempt le pressoit de faire porter tout ce qui lui apparte-



noit dans une chaise de poste qui l'attendoit. Tout ce qui est ici, repliqua-t-il, appartient à cette aimable personne. Je n'ai rien hélas ! oui, puisque je suis forcé de m'en éloigner, je n'ai plus rien. Il prononça ces derniers mots d'un ton si attendrissant que je sentis mes larmes couler avec plus d'abondance. Mon jeune Amant ému, transporté, vient à moi, me prend dans ses bras : ma tendre amie, me dit-il en me pressant sur son sein, nous ne resterons pas longtemps séparés. Ah ! nous ne le serons jamais. Mais, Monsieur ; lui dit l'Exempt qui ne le comprit pas, il faut pourtant obéir aux ordres du Roi. Je le sçais, répliqua Valmour, & je vous

Tuis. Ses yeux humides s'arrêtent encore sur moi ; tout-à-coup il les détourne ; ses mains s'élevent vers le Ciel ; ses soupirs semblent se porter vers lui. L'Exempt pénétré de la douleur, de la sensibilité de ce bon jeune homme , fait ses efforts pour le consoler : son oncle seul n'est point touché de sa peine.

Etendue , sans force , sur une chaise longue , je vois l'Amant de mon cœur s'éloigner , disparaître. Déjà je n'entends plus ses gémissements ; son domestique qui le suit , emporte tous ses vêtements épars çà & là , qui me rappelloient sans cesse à lui.

Comment , ma tendre Amie ;

pourrois - je vous exprimer ce vuide immense que je ressentis si cruellement en me voyant seule , éloignée de tout ce que je chérissais , & sans espoir de le revoir de long-tems.

La nuit en étendant ses ombres sur ce jour affreux , rendit encore mes pensées plus sombres. Je me rappelai ce que Madame de Villemur m'avoit dit devant Valmour ; je crus être déjà cette malheureuse indigente couverte d'opprobre , méprisée , délaissée de son Amant , ne tenant dans la nature qu'à son misérable enfant que la faim va dévorer , qui a droit de reprocher à sa mere le jour qu'elle lui a donné par le crime. Cette

image effrayante sembloit me poursuivre pendant mon sommeil.

Le lendemain, à mon lever, mes yeux s'arrêterent par hasard sur une glace. Je me trouvai si pâle, si abattue, si changée, que j'en frémis. Ma femme de chambre voulut me coëffer. Eh! pourquoi, lui dis-je, ma chere Henriette, me ferois-je ajuster? Je ne veux plus voir personne. A peine avois-je parlé que j'entendis frapper. Henriette va ouvrir; je détourne la tête, & je vois... ô Dieu! que les hommes sont audacieux! avec quelle lâche témérité ils abusent de notre foiblesse! C'est cet homme dur & féroce; c'est l'oncle; c'est le persécuteur de mon jeu-

ne Amant qui ose s'offrir à mes regards. Il s'approche de moi d'un air ouvert & satisfait. Vous m'en voulez , me dit-il , je le vois ; mais j'espere bientôt faire la paix avec vous. Je crois sans vanité valoir bien mon étourdi de neveu. De quoi diable vous êtes vous avisé d'aimer un jeune Lieutenant ? Ignorez - vous que tout ces petits Militaires ; errants de garnison en garnison , se font une gloire d'attraper toutes les filles qui sont assez foibles pour les écouter , & qu'ils n'ont pas de plus grand plaisir que de le dire à tous ceux qui veulent les entendre ? Je parierois que demain pas un de ses camarades n'ignorera que vous ayez eu des bontés pour

lui. Je crois déjà le voir courir d'un ami à un autre, leur prendre les mains, leur dire qu'il a passé à Paris des moments délicieux, qu'une fille belle comme le jour.... Mon Dieu, Mademoiselle, si vous connoissiez cette espee-là comme moi! Ils sanglotent, ils pleurent, ils paroissent désespérés; ce sont de vrais singes qui font de leurs figures tout ce qu'ils veulent. Parlez-moi d'un homme fait, sensé & qui est riche. On peut compter là-dessus. Eh bien, vous ne répondez rien. Que pensez-vous de ce que je vous dis? Je pense, Monsieur, lui répliqué-je, que vous auriez très-bien fait de ne pas venir insulter à la douleur d'une malheureuse



qui ne vous a point offensé. Elle ne sent que trop l'horreur de son sort ; mais elle ne mérite pas vos mépris. En vérité, Mademoiselle , me réplique-t-il ; je ne vous conçois pas. Avez-vous vu dans mes discours l'apparence du mépris ? Vous avez eu le malheur de rencontrer mon neveu , de l'écouter , de le croire. Vous n'êtes pas la première qui a été trompée. Jusqu'à présent il n'y a pas grand mal. Oubliez le passé , & croyez que vous n'avez pas de meilleur ami que moi. Je vous trouve une physionomie douce , honnête ; & si vous ne l'êtes pas , ma foi je ne répons plus de rien.

Je ne sçavois que dire à cet

homme ; ses gestes , sa figure , ses discours , tout me déconcertoit. Si j'eusse été dans une autre circonstance , peut-être me ferois-je amusée à le persiffler ; mais mon cœur flétri par la tristesse ne pouvoit pas se livrer à la joie.

Mon silence , mon air froid & offensé ne rebuterent point l'oncle de Valmour. Ce qui me paroissoit le plus plaisant dans son amour , étoit sa confiance. Il étoit sûr , me disoit-il , que je l'aimerois un jour , au moins autant que son neveu. Il me promit de venir me voir souvent , & me pria une seconde fois de le regarder comme mon meilleur ami. A peine fus-je débarassée de ce singulier person-

nage , que je donnai ordre à Henriette de lui dire , toutes les fois qu'il m'honoreroit de sa visite , que je n'étois pas visible. Plusieurs fois il se présenta à ma porte , & ma femme de chambre s'acquitta exactement de sa commission. Un jour fatigué de lui entendre dire toujours la même chose , il eut la hardiesse de la repousser & d'avancer malgré elle. Il pénétra jusqu'à mon cabinet. J'étois alors occupée à lire une lettre que Valmour m'avoit écrite depuis peu. Je m'en doutois bien , me dit il , que Mademoiselle ne vouloit pas me recevoir. Pendant qu'on me ferme la porte , on lit la lettre de mon coquin de neveu. Je ne me trompe

pas , poursuit-il d'un air assuré & en la regardant , je reconnois son écriture. Pendant qu'il parloit , je la ferrois dans ma poche. Le drôle m'équipe , je crois , d'une bonne façon , continuoit cet impertinent babilard. Mais , lui dis-je d'un ton froid , à quel titre , Monsieur , me croyez-vous donc obligée de vous recevoir. Il n'y a rien , je pense , de commun entre vous & moi. Et voilà bien , s'écria-t-il , ce qui me fâche. Je le vois , je ne pourrai jamais vous guérir de ce goût extravagant que vous avez pris pour la jeunesse. La jeunesse , lui répliqué-je , peut avoir des défauts ; mais elle est honnête. Il n'est pas , continué-je , un jeune homme

bien né, qui osât pénétrer dans mon appartement malgré mes ordres. Je vous entends, me dit-il en m'interrompant, j'avoue que j'ai tort; mais ne devez-vous pas me pardonner? Croyez-vous que, si je ne vous aimois pas, j'aurois repouffé, comme je l'ai fait, votre femme de chambre. Vous avez, lui répondis je, un amour un peu brutal. Au reste, quel qu'il soit, je vous exhorte à vous en guérir. Vous devinez le remede que je vous conseille de prendre?— L'absence, n'est-ce pas?— Oui, Monsieur. Eh bien, Mademoiselle, reprit-il, puisque vous le voulez, je ne vous reverrai plus; mais je sçais bien qui de nous deux s'en repentira le premier.

Il sortit aussi-tôt d'un air fort agité. Ses menaces ne m'effrayèrent pas beaucoup ; cependant elles n'eurent malheureusement que trop d'effet.

Tous les jours je sentoís avancer ce moment où , après avoir lutté contre la douleur , la mere fatiguée arrête , avec un doux sourire , ses tendres regards sur l'enfant auquel elle vient de donner le jour. Le mien , me disois-je , sera peut-être l'enfant du crime & de l'ignominie. Les lettres de son pere dissipoient quelquefois mes craintes ; mais depuis long-tems je n'en recevois point. L'inquiétude troubloit tous mes instans. Je lui avois écrit , & il ne m'avoit point fait de réponse. Chaque



jour de courier amenoit & em-  
portoit mes espérances.

» Tu l'as donc abandonnée ;  
» lui écrivis-je , mon doux ami ,  
» cette Amante trop facile : elle  
» a donc perdu ton cœur ; elle  
» t'aime pourtant toujours. Ah !  
» Valmour , dis-le moi , ne dois-  
» je plus me croire aimée ?  
» Veux-tu me laisser dans ce  
» doute affreux ? Ne te plais-tu  
» plus à écrire à la malheureuse  
» Victoire ? Hélas ! qui la con-  
» solera dans ses peines , si le  
» seul homme qui puisse les  
» adoucir , les rend plus dou-  
» loureuses ? Te parlerai-je ,  
» mon tendre ami , de cet en-  
» fant... ? Déjà je ne vois plus  
» les caractères que trace ma  
» main tremblante. A ce nom

» je sens mon cœur agité , &  
» mes larmes obscurcissent mes  
» yeux. Ah ! si tu méprises la  
» mere , n'abandonnes pas au  
» moins le malheureux fruit de  
» ton amour « !

Jugez de la cruelle inquiétude de votre amie , qui ne recevoit point de réponse à des lettres aussi touchantes. Ah ! m'écrié-je plusieurs fois toute baignée de pleurs , en levant mes mains vers le Ciel , il est mort , oui sans doute il est mort. Mais s'il n'est plus , que fais-je encore sur cette terre qui n'offre à mes regards qu'un deuil éternel ? Je ne puis plus qu'y répandre des larmes. Toute la nature a changé pour moi ; elle est tendue de noir pour l'Amante de Valmour.

Mes jours s'écouloient ainsi dans la douleur la plus profonde. Déjà je voyois les tristes approches de la misere.... Mais pourquoi mettre sous vos yeux d'aussi tristes images ? Tous ces détails ne paroîtront-ils pas trop fatigans à celle qui semble les exiger de son Amie.





## CHAPITRE III.

*Tout va de pire en pire.*

EN reprenant la plume je sens ma main arrêtée. Est-ce la honte qui la retient ? Hélas ! sçais-je ce qui se passe dans mon cœur ? Depuis le départ de mon Amant, j'avois été forcée de vendre les diamants que Madame de Vittemur m'avoit laissés ; l'argent en étoit presque dépensé. Je cherchai dans mon industrie ; dans mon travail, des ressources contre l'indigence. Henriette, à qui je fis part de mes desseins, découvrit une Marchande de Modes qui consentit

chez qui l'honneur n'est pas encore éteint. Henriette voulut bien me donner ses soins : je ne les reçus qu'en rougissant : sa présence , ses regards , ses vains discours me terrassoient. Je baissois les yeux devant elle comme le coupable à l'aspect de son Juge.

Mon aimable Amie , mettrai-je sous vos yeux le tableau touchant d'une mere tendre qui tient dans ses bras , qui agite doucement l'enfant qui murmure. Ah ! combien de fois , pendant qu'il puisoit sur mon sein le soutien de sa vie , j'arrosais ses joues de mes larmes. Souvent aussi ce fardeau si cher à mon cœur adoucissoit mes peines : il faisoit passer l'espérance

dans mon ame attristée : je me disois : si son pere le revoit , peut-être se rappellera-t-il ses serments ; peut-être la voix de la nature se fera-t-elle entendre : peut-être arrêtera-t-il sur mon fils ces regards si doux qui ont égaré sa mere.

Plus de trois mois s'étoient écoulés depuis le jour où l'oncle de Valmour étoit parti de chez moi si irrité. Je souhaitois quelquefois qu'il revînt pour apprendre des nouvelles de son neveu. J'étois bien éloignée de croire qu'il étoit la cause de toutes nos peines , qu'il faisoit son bonheur des cruelles inquiétudes de deux Amants qui ne l'avoient point offensé. Un jour que mon enfant étoit sur mes



genoux, j'entends sonner : vite je le porte dans un cabinet ; je le cache comme l'avare resserre au moindre bruit le trésor qu'il contemploit.

On ouvre, & c'est celui que je desirois qui s'avance. J'ai usé, me dit-il, assez long-tems du remede que vous m'avez conseillé de prendre. Il y a apparence, lui répondis-je d'un air riant, qu'il étoit assez de votre goût. A ce mot il me prend les mains. Non en vérité, continue-t-il. Si mes affaires ne m'eussent pas retenu à Rouen, j'aurois, je vous jure, passé par-dessus les ordonnances de mon joli Médecin. Je souris à cette galanterie. Déjà je vois dans ses yeux naître l'espérance. Je  
voudrois

Voudrois , & je n'ose , lui demander si Valmour lui a écrit depuis peu. Enfin je surmonte mes craintes ; je hasarde de lui parler de son neveu. A ce nom , il pâlit ; il s'arrête ; puis il demande si j'ai reçu des lettres de lui depuis celle qu'il a vue dans mes mains. Non , lui répliqué-je. Je le crois , reprend-il d'un ton plus assuré. Peut-être , lui dis-je , ne vit-il plus. Il s'agite à ma question ; il leve les épaules. Vous imaginez donc que , parce qu'il ne vous écrit pas , il faut qu'il soit mort. Ah , mon Dieu ! s'écrie-t-il , vous ne connoissez gueres encore cette jeunesse si légère , si inconstante dans ses goûts. Pour moi , continue-t-il en se promenant , je

ne reçois que trop souvent de  
ses nouvelles. Ah ! il sçaura , il  
sçaura un jour ce que vaut l'ar-  
gent. Encore s'il le dépensoit  
avec une personne digne de son  
attachement. Quoi ! lui dis-je ,  
il a donc une maîtresse ? Eh ! me  
répond-il , ne deviez-vous pas  
bien vous en douter ? Oui , Ma-  
demoiselle , il en a une à la-  
quelle il persuade qu'il n'en ai-  
mera jamais d'autres , & qu'il  
abandonnera bientôt comme  
celle qui a eu la foiblesse de le  
croire. En achevant il me fixe.  
Hélas ! je n'ai pas la force de  
lui cacher mon trouble. Le bar-  
bare , qui a enfoncé le poignard  
du désespoir dans mon cœur ,  
jouit du spectacle de ma dou-  
leur : son ame féroce peut s'a-

breuver de mes larmes : le cruel qui me les fait répandre voudroit les arrêter. Je le repousse avec fureur ; je rejette ses consolations importunes : après m'avoir donné le coup de la mort, qu'ose-t-il m'offrir ? Dans ce moment d'accablement , les cris plaintifs de mon enfant se font entendre : ils raniment mes sens engourdis ; je vole à lui ; je le prends sans crainte dans mes bras ; je l'offre aux yeux de mon ennemi. Voyez , lui dis-je , cet infortuné : il est le fils de celui qui fait le malheur de mes jours. Hélas ! lorsque le désespoir en aura tranché le cours, qui prendra soin de cette innocente créature ? L'exposera-t-on aux dédains d'un pere dé-

naturé! A ces mots, je vois le fourbe ému, agité; il me regarde avec étonnement: il pâlit, ses levres font tremblantes; il veut me parler; mais sa voix est éteinte... Le monstre s'éloigne & me laisse dans cet abyme de douleur où sa main cruelle & artificieuse m'a précipitée.

Peignez - vous , ma tendre Amie , une fille jeune , sensible , mais trop foible , qui a le courage de supporter son humiliation , son opprobre & ses peines , parce qu'elle ose encore se flatter d'être aimée , & à laquelle on arrache ce qui la soutient ; l'infortunée se voit tout-à-coup délaissée & sans appui : elle n'apperçoit plus autour d'elle qu'un vuide immense qui sem,

ble la séparer du reste des humains.

Dans le premier mouvement de mon indignation , je voulus écrire à mon parjure Amant. La haine , le mépris , le dédain le plus insultant conduisoient ma main tremblante de colere. Le croirez-vous ? en relisant cette lettre , les expressions m'en parurent trop injurieuses. J'en écrivis une seconde , dans laquelle je ne lui parlai que de mon amour & de mon enfant. Hélas ! elle devoit avoir le sort des autres.

Jusqu'alors j'avois trouvé dans mes talens les moyens de fournir aux dépenses nécessaires. Un deuil prolongé par la mort de plusieurs Souverains , les rendit



inutiles. Nous restâmes, Henriette & moi, si long-tems dans l'inaction, que je voyois le moment où je serois forcée de demeurer seule, & peut-être de périr de misere. Un Peintre qui demeuroit au-dessus de mon appartement, & qui sous prétexte de son voisinage étoit venu me rendre visite, m'apportoit souvent ses tableaux pour me distraire & scavoir ce que j'en pensois. Me voyant un jour affligée d'être sans occupation, il s'offrit de m'apprendre le dessein, & de me mettre, en trois mois, en état de faire le portrait. Je profitai de sa bonne volonté, & donnai à son art toute l'application dont j'étois capable. Je dessinois tous les

jours avec une confiance que la difficulté ne pouvoit vaincre. Mon Maître paroissoit très content de son Ecoliere , & lui découvroit les plus heureuses dispositions. Il n'exigeoit d'elle que de lui permettre de dessiner quelquefois ses mains ou sa figure ; je n'ai pas besoin de vous dire qu'il la respecta toujours assez pour ne lui en pas demander davantage.

Déjà il trouvoit assez de correction dans mes desseins pour me faire passer à la peinture. Il m'apprit à lier les couleurs , à leur donner la teinte de la nature. Henriette fut mon premier modele. Je me pénétrai tellement de ses traits , que j'eus le bonheur d'en saisir & d'en fixer

la ressemblance sur la toile. Tout le monde la reconnoissoit. J'étois si enchantée de mes nouveaux talents , que je voulois faire le portrait de tous ceux que je voyois.

Peu de tems après mon Maître me trouva si avancée , & fut si étonné de mes progrès rapides , que ne voulant plus s'appliquer qu'à l'Histoire , il m'annonça à toutes ses connoissances comme la personne la plus capable de le remplacer.





## CHAPITRE IV.

*PORTRAITS de différents  
Personnages.*

VOILA encore la pauvre Victoire qui va jouer un nouveau rôle sur cette grande scène, où tant d'Acteurs importants veulent fixer les regards du Parterre. On ne voit plus chez elle ni les dentelles, ni le tulle, ni la gaze; ses mains sçavantes dédaignent ces ouvrages frivoles; ses appartements ne sont plus tapissés que de tableaux, que de modes; ses yeux ont peine à s'habituer à tous les objets qui les frappent; sa pudeur voudroit

les couvrir du voile de l'honnêteté ; mais son art l'entraîne vers la nature ; il faut qu'elle en connoisse tous les mysteres , qu'elle en étudie toutes les surfaces , qu'elle en faisisse tous les dehors.

Ses talens deviennent tous les jours plus connus , sa célébrité qui s'étend lui amenant un concours de monde. Des gens de toute espece remplissent ses appartements : les uns viennent admirer ses ouvrages ; quelques-uns ne viennent-ils pas aussi pour voir celle qui les a créés ? De jeunes Abbés , la lorgnette à la main , voltigent d'un tableau à l'autre : ils s'écrient que tout est charmant , ils sont ravis , enchantés de l'expression qui re-

gne dans la tête d'un vieillard ; ils apperçoivent une jeune vestale ; ses yeux baissés qui trahissent ses desirs & ses regrets , fixent long-tems leurs regards. Madame , me dit l'un d'eux , ces yeux si beaux , cette bouche ravissante , ces charmes que vous avez voulu nous dérober , cette taille fine & élevée , tous cela ne vous a point coûté de modele. Vous vous êtes placée devant une glace , & vous n'avez que le mérite de l'imitation.

Un autre veut absolument que je lui fasse son portrait. Une femme de la Cour le lui demande depuis long-tems ; il l'a toujours refusé. S'il eût accordé cette faveur à toutes celles qui



la desiroient , il auroit passé toute sa vie à se faire peindre. Il prend jour avec moi , & il revient très-paré , très-brillant ; ses yeux s'arrêtent sur une glace ; il se trouve horriblement coëffé ; mais il espere que je voudrai bien réparer la maladresse de son valet de chambre. Moi que ses propos , que ses ridicules amusent , je lui promets de copier exactement tous les charmes de sa figure. Il fait semblant de rougir , & paroît cependant fort content. Je commence à dessiner ses traits. Je lui vois faire tous ses efforts pour s'embellir , pour se composer un sourire plus agréable ; il veut voir mon ouvrage à chaque instant. Il trouve sa physionomie un

peu trop allongée ; il fouhaiteroit qu'elle fût plus arrondie , & que ses traits fuſſent moins fortants. Je ne veux pas , me dit-il ; avoir l'air d'un Céſar. Je l'afſure qu'il ſera content , que tous les défauts qui le choquent diſparoîtront. Il me quitte très-fatigé. Le lendemain il s'apperçoit que j'ai retouché à ſon portrait. Il en eſt comblé. Vous voyez , lui dis-je en le perſiflant , que je m'occupe de vous lors-même que vous n'y êtes pas. Il veut me prendre les mains & les baiſer ; mais je le prie de n'en rien faire , parce que j'ai beſoin de toute ma raiſon ; il me comprend , n'inſiſte plus , ſe jette dans un fauteuil , & recommence ſes mines. Après

quelques séances, j'ai peint un Amour vêtu en Abbé ; il se trouve parfaitement ressemblant ; ce sont ses traits : tout le monde le reconnoitra. Il ne conçoit pas comment on peut imiter & rendre la nature à ce point. Il admire le pouvoir de l'art ; dans son ivresse il répand l'or sur ma table , & sort avec son portrait qu'il ne cesse de contempler.

Deux ou trois jours après j'étois occupée à peindre une petite Maîtresse qui ne trouvoit rien de si maussade que d'avoir dans son portrait toujours la même attitude. Elle me demandoit sérieusement s'il ne seroit pas possible de donner à une même physionomie des expres-

sions différentes , & de varier les situations. Comme je répondois à cette jeune merveilleuse qui ne m'écoutoit pas trop , & fouriois , pendant que je lui parlois , à un jeune Officier qui n'avoit pas plus d'esprit qu'elle , on annonça l'Abbé que j'avois renvoyé si content. Mademoiselle , me dit-il en entrant , une femme qui n'a pas le sens commun me soutient que vous avez manqué tout-à-fait ma ressemblance. A force de chercher ce que vous pouviez avoir omis , j'ai remarqué que vous aviez oublié un signe placé au-dessus de mon œil. En me parlant , il me le montrait du doigt. Je vous demande pardon , lui dis-je , M. l'Abbé , de ma mal-adresse ; mais

je vais réparer ma faute. Je plaçai sur le champ , à l'endroit indiqué , une petite mouche qui donnoit à sa figure plus de feu & de coquetterie. Ma foi , s'écria-t-il en reprenant le portrait , si cette femme ne me reconnoît pas à présent , je lui enverrai un Oculiste. Il disparut aussi-tôt. Le Chevalier & sa Maîtresse rirent beaucoup des prétentions de ce petit avantageux , dont les ridicules n'étoient que différents des leurs.

N'allez pas croire , ma chere Amie , que j'aille vous décrire tous les personnages que le hasard ou ma réputation m'amenerent ; je ne finirois pas.

Je reçus un jour , de la part d'une vieille Duchesse , une in-

visitation d'aller chez elle pour la peindre. Quoique j'eusse pour habitude de ne pas sortir de chez moi, j'allai le lendemain à son Hôtel. On me conduisit à son appartement. Je vis une grosse femme qui prenoit du chocolat avec un jeune Chevalier de Malthe. Mademoiselle, me dit-elle, en m'invitant de m'approcher, ce petit étourdi que voilà, me tourmente depuis un siècle pour avoir mon portrait. Si je ne lui donne je crois qu'il en perdra la tête. Le Chevalier s'inclina & eut l'air de rougir. Après le déjeuner, elle fit sonner ses femmes, & demanda à son Amant comment elle se mettroit. Je n'ose prendre une robe rose. C'est pourtant, ajou-



ta-t-elle en le regardant tendrement , la couleur qui me va le mieux. Quelle est celle , Madame , qui ne vous sied pas ; reprit le jeune agréable. Eh bien , répliqua-t-elle , puisque vous le voulez , que l'on me donne ma robe rose. Ses femmes l'environnerent aussi-tôt , & elle se fit habiller devant le Chevalier , qui frédonnoit en pirouettant autour d'elle. Allez-vous en , lui disoit-elle , petit fou ; il a des yeux auxquels rien n'échappe. Le manège de cette vieille coquette , & le persifflage de son petit merveilleux , m'amusoient on ne peut davantage. Lorsque la toilette fut achevée , la Duchesse se jetta sur un sofa , & je commençai son portrait,

Je vous fais grace de ses propos, de ses agaceries, de ses petites mines qui n'étoient plus que des grimaces. J'eus la patience de tout voir, de tout écouter; je ne fus étonnée ni de l'indécence de ses gestes, ni de l'effronterie de ses regards. Je n'ignorois pas que la pudeur a perdu son empire sur les femmes de qualité, qu'elles en dédaignent jusqu'aux apparences. Après la seconde séance, la Duchesse ayant jetté les yeux sur mon ouvrage, me dit d'un ton irrité, que je la faisois bien vieille. Qui ne me donneroit, disoit-elle, quarante ans à voir ce portrait là? N'êtes-vous pas de mon avis, Chevalier? Oui, Madame, répliqua-t-il, votre

physionomie est beaucoup plus jeune. Je vous suis, reprit la Duchesse, très-obligée, Mademoiselle, de votre galanterie ; mais j'ai assez de mes années, je ne veux pas que l'on m'en donne davantage. Pour la satisfaire, je rendis à ses yeux battus & fatigués tout l'éclat, tout le feu qu'ils avoient perdus ; je fis disparoître les tristes empreintes de l'âge qui les environnoient, sa peau terne & flétrie devint fraîche & brillante ; ses charmes baissants, que tout l'art de ses femmes ne pouvoit soutenir, s'éleverent d'eux-mêmes & s'arrondirent. Lorsqu'elle eut vu ces changements : je me reconnois à présent, me dit-elle ; voilà qui est à merveille. Du

moins cela me ressemble. Elle prit son portrait , & me paya très-généreusement.

J'éprouvai que pour faire fortune dans mon état , il falloit rajeunir les vieilles figures , embellir les jeunes , donner aux blondes la vivacité des brunes , & à celles-ci l'air tendre & langoureux des autres. Enfin je remarquai que presque toutes les femmes vouloient être ce qu'elles ne font pas.

Vous vous imaginez bien , mon aimable Amie , qu'en me répandant dans le monde , en ouvrant ma maison à tous les arrivants , j'eus l'honneur de faire de nouvelles conquêtes. Un gros Financier qui avoit plusieurs fois accompagné sa fille ,

& qui, pendant que je la peignois m'avoit fort examiné, revint un jour seul. Madame, me dit-il après s'être assis, j'ai été très-content du portrait de ma fille; mais je suis bien plus enchanté de celle qui l'a fait. Ce début là vous paroît assez extraordinaire. Moi je suis encore de la vieille finance. J'ai conservé la franchise de mon état. A présent mes camarades disent aux femmes de jolies choses, & moi je leur en donne. Vous êtes, Madame, très-aimable; mais votre talent qui est fort beau, j'en conviens, n'est pas le signe de l'opulence. Voyez si vous voulez accepter ma proposition. Je vous ferai aujourd'hui un contrat de trois mille

livres de rente , & je viendrai souper ce soir avec vous. Cela vous convient-il ? Monsieur, lui répondis-je ; je ne fais pas payer si cher mes soupers ; il est vrai que l'on se retire après. Voilà , répliqua-t-il , ce que je ne voudrois pas faire. Cela étant, Monsieur, repris-je , je n'aurai pas l'honneur de vous inviter aux miens. Je suis bien fâché , me dit-il en se levant , que vous ne vouliez pas accepter l'offre que je vous fais. Elle est cependant assez honnête. Peut-être en réfléchissant , changerez-vous d'avis. En achevant , il regarda un de mes desseins , s'arrêta un instant & s'en fut. A peine fut-il parti que je m'apperçus qu'il avoit laissé une boîte d'or sous



le papier qu'il avoit tenu. Je la pris, bien résolu de la lui renvoyer sur le champ.

En réfléchissant aux propositions mal-honnêtes de ce vieux Financier, j'entrevis avec peine les dangers auxquels nous exposent les apparences du besoin. Tous les hommes se croient alors en droit d'insulter à notre indigence. Ces desirs qu'ils cachent aux autres sous le voile de la décence, ils les découvrent hardiment devant la malheureuse qui les a fait naître. Hélas ! me dis-je, si j'ai été foible, du moins je ne serai pas vile. L'amour aura pu m'égarer ; mais jamais l'intérêt ne corrompra mon cœur.

Je ne fus pas plus touchée  
des

des galants propos de plusieurs jeunes agréables qui vinrent me voir : leur gaieté frivole , leurs grandes démonstrations , leurs idées extravagantes ne me les firent point trouver charmants. Je m'apperçus qu'ils étoient tous de très-petits êtres qui couroient dans un cercle fort étroit.

Le tems de mes grandes affections étoit passé. Du moins je le croyois. Je ne trouvois plus de plaisir que dans ma retraite : tous mes momens se partageoient entre les occupations de mon état & la lecture. Quelquefois aussi j'étois agréablement distraite de mes idées sombres par les éclats de joie de mon enfant qui se traînoit gaie-ment sur un tapis ; libre de sou-

cis , il fourioit à sa maman qui l'appelloit , qui couroit à lui , qui l'agitoit. Ma tendre Amie , vous l'avez goûté plus d'une fois ce plaisir si pur , que la mere ressent en voyant son petit venir à elle d'un pas précipité , ouvrir ses bras & cacher sa tête sur ses genoux qu'il presse.

Le malheur de mon fils m'attachoit encore plus fortement à lui. Mes soins , mes caresses en étoient plus tendres ; il sembloit que je le conjurois de pardonner à sa coupable mere de lui avoir donné le jour ; que je voulois déraciner dans son cœur le mépris qui y devoit croître pour elle. Dans le moment où je désespérois le plus de l'arracher à cet état d'ignominie où

L'injustice des hommes a plongé ces innocents que des peres dénaturés rejettent loin d'eux, qui se trouvent sur ce globe comme ces misérables qu'on expose dans une isle déserte à la fureur des animaux qui l'habitent, je touchois au plus délicieux instant de ma vie. Après avoir été long-tems le jouet de mes frayeurs & des plus cruels soupçons, après avoir lutté pendant deux ans contre les horreurs de la misere, de l'humiliation, j'entrevis le port où je devois braver tous les orages; & une main favorable daigna m'y conduire.





## CHAPITRE V.

*LA VERTU est toujours  
récompensée.*

**E**NFIN je vais franchir ce tems de peines, de douleur qui m'a paru si long. Il ne me reste plus, mon aimable Amie, qu'à vous développer les causes qui ont amené cette heureuse révolution.

Le Peintre, à qui je devois l'aifance dont je jouiffois, venoit souvent voir son Ecoliere & corrigeoit ses ouvrages, La reconnoiffance m'attachoit de plus en plus à cet homme gé-

héroïque. Un jour en entrant chez moi il me surprit tenant dans mes bras mon enfant , qui , à sa vue , se cacha sur mon sein. Il se rappelle aussi-tôt cet endroit d'Homere si touchant , si heureusement décrit , où Hector fait ses adieux à Andromaque. Cette tendre épouse veut l'arrêter , & lui montre son fils. L'enfant effrayé du panache qui flotte sur la tête de ce redoutable Guerrier , qu'il ne reconnoît plus , se presse sur le sein de sa mere. Mon Maître , saisi , transporté de ce feu , de cet enthousiasme qui anime le génie , me conjure de lui permettre de me dessiner moi & mon fils dans cette situation qui l'enflamme. Il prend ses crayons ;



& je le vois aussi-tôt, d'un œil étincelant, nous parcourir, étudier, dévorer, pour ainsi dire, la nature : sa main tremblante peut à peine suivre les mouvemens de son ame.

Je lui donnai dans la fuite le tems qu'il exigea pour finir son tableau : son Andromaque me ressembloit si parfaitement, que mon fils lui sourioit, & croyoit se voir dans une glace sur les bras de sa mere.

Le Peintre enchanté de son ouvrage, le porta à l'Ambassadeur de Sardaigne, chez lequel il vit un jeune Seigneur, qui n'eut pas plutôt jetté les yeux sur son tableau, qu'il lui demanda avec empressement qu'elle étoit la personne qui lui avoit

fervi de modele. C'est, lui répondit-il, une jeune veuve qui a bien voulu me permettre de dessiner ses traits. Une veuve?... cependant je ne la crois pas mariée. Mais c'est-elle : oui sûrement, c'est elle continue le jeune Seigneur en fixant ses regards sur la tête d'Andromaque. Je veux la voir, dit-il au Peintre d'un air animé : conduisez-moi, je vous prie, chez elle à l'instant.

Jugez, mon aimable Amie, de ma surprise, de mon étonnement, lorsque je vois, lorsque je reconnois le Prince charmant dont je vous ai parlé. Il vole à moi : sa joie, ses transports, ses bras qui s'ouvrent avec grace, ses tendres regards,

tout m'enchante. Il est si honnête, si intéressant, que je n'ai pas la force de me dérober à ses caresses, à ses embrassemens. Il me fait mille questions, il ne me parle que de son attachement, que du plaisir qu'il a de me revoir, que de ses recherches, que de ses inutiles efforts pour découvrir le lieu que j'habitois. Il a pris pour moi, ajoute-t-il, le plus tendre intérêt. C'est, lui répliqué-je, le sort des malheureux d'en inspirer aux ames généreuses. Le ton dont je lui réponds semble l'émouvoir; il devint sérieux, pensif; il n'ose, me dit-il, me demander le sujet de mes peines. Il me conjure cependant de le croire digne de ma confian-

ce : il m'invite à verser ma douleur dans le sein de l'amitié. Touchée de son honnêteté , je lui réponds, les larmes aux yeux, que je ne suis digne ni de son estime , ni de son amitié. A ces mots il me serre les mains ; il me presse de lui dire ce qui m'afflige , ce qui m'a fait prendre de moi une idée si avilissante. Il ose se flatter de remédier à mes maux. Entraînée par cette pente si douce , je lui raconte tout ce qui m'est arrivé depuis la mort de ma bienfaitrice. Je lui avoue mon malheureux amour pour son parent , & la foiblesse que j'ai eu de le suivre , de m'abandonner à l'espoir d'être son épouse... Je m'arrête , le rouge qui couvrent mon front , les lar-

mes que je répands, le mouchoir dans lequel je veux cacher ma honte, mes sanglots, tout lui décele mon crime, tout lui apprend que je suis coupable. Cet amant trop heureux, me dit le Prince, vous a donc abandonnée ? Je reprends le fil de ma narration, & je lui raconte comme il a été arraché de mes bras ; avec quelle douleur il s'est vu contraint d'obéir aux ordres du Ministre. Je lui répète les sermens qu'il m'a faits de n'avoir jamais d'autre épouse que moi. Je n'oublie pas de lui parler du ridicule amour de l'oncle de Valmour. Je lui fais part de ma surprise, de mes cruelles inquiétudes en ne recevant point de lettres de mon Amant, & de

mon désespoir , lorsque j'apprends qu'il a une nouvelle Maîtresse , que son cœur n'est plus à moi , & qu'il dédaigne le mien. Le Prince avoue qu'il ne conçoit rien à un changement si prompt & si peu mérité. Il veut éclaircir ce mystere : il est indigné contre Valmour ; il me promet que je serai vengée de son mépris & de ses parjures : ses menaces m'épouvantent : je frémis déjà pour mon Amant. Je ne me souviens plus qu'il est infidele , qu'il est le tourment de mes jours. J'implore moi-même sa grace : je conjure le Prince de ne pas ajouter à mes peines celle de voir souffrir celui qui m'est si cher : il admire la sensibilité , la générosité de



mon ame : il se leve , & me prie en me quittant d'espérer bientôt un sort plus heureux.

A peine est-il parti que mille idées délicieuses viennent charmer mon esprit. J'attends tout de la bienfaisance de mon Protecteur. Dans un tems où les hommes sont si froids , si indifférens sur le bonheur des autres , n'aurez-vous pas peine à croire que cet aimable Prince ait écrit lui-même à Valmour pour lui reprocher son inconstance , sa dureté envers une jeune personne digne de son amour , pour lui rappeler ses serments , & l'attendrir sur le sort du malheureux dont il est le pere. Quatre jours après sa visite je reçois une lettre : je reconnois aussi-tôt

la main qui en a tracé les caractères : mes yeux s'arrêtent sur eux long tems : ma main tremble en brisant le cachet. Que vais-je voir ? que vais je apprendre ? J'ouvre & je lis ce peu de mots : » Elle n'a donc point » changé, ma bien aimée. Est- » il bien vrai qu'elle n'a point » reçu les hommages d'un autre, » que Valmour a toujours été » l'unique objet de son amour ? » Pourquoi donc n'a-t-elle pas » écrit à celui qui regrettoit son » cœur, qui gémissoit sur son » inconstance ? Ses tendres lettres, ses reproches enfantés » dans la douleur & le désespoir ne lui seroient-ils pas » parvenus ? L'imposture la plus

» abominable se feroit elle jouée  
» de mes pleurs ? Mon oncle ,  
» mon ami m'auroient-ils trom-  
» pé ? Victoire..... ma chere  
» Victoire....dis-le moi ; avoue  
» le à ton Amant , es-tu coupa-  
» ble ? Es-tu encore innocente ?  
» Mon ame peut-elle s'aban-  
» donner à cette pensée déli-  
» cieuse?... Quelque tems avant  
» d'être séparé de toi tu me pro-  
» mis , tu me flattas de me don-  
» ner un fils. Il vit donc cet  
» enfant que je brûle de voir ,  
» de tenir dans mes bras. Hâte-  
» toi , ma tendre Amie , de m'ar-  
» racher à mes craintes , aux  
» cruelles inquiétudes qui dé-  
» chirent mon cœur «.

*P. S.* » Ne confiez votre let-

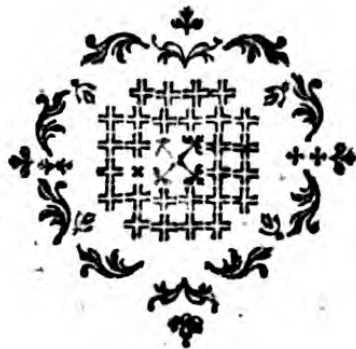
» tre qu'à une personne sûre,  
 » & adressez-la, sous envelop-  
 » pe, au Marquis de Valdel «.

Pourrois-je, mon aimable  
 Amie, vous décrire les heureux  
 transports que fit naître en moi  
 cette lettre touchante? Ah! com-  
 bien de fois je la relus, j'en ré-  
 pétais les expressions! Le voile  
 qui avoit couvert mes yeux jus-  
 qu'alors fut déchiré. Je démêlai  
 l'imposture, & je me hâtai de  
 la confondre. » Oui mon Ami,  
 » écrivis-je à Valmour, on t'a  
 » indignement trompé. Ta mal-  
 » heureuse Maîtresse, qui s'est  
 » cru abandonnée, méprisée de  
 » son Amant, a répandu dans  
 » le silence, dans la retraite,  
 » les larmes du désespoir: ses  
 » regards, éteints par la dou-

» leur , ne se font arrêtés avec  
 » complaisance sur personne.  
 » Valmour a toujours été le seul  
 » homme qui ait intéressé son  
 » cœur. Hélas ! jamais elle n'a  
 » eu le plaisir de recevoir ses  
 » lettres : elles l'auroient soula-  
 » gée dans ses peines : elles au-  
 » roient dissipé ses craintes. Vic-  
 » toire , l'infortunée Victoire  
 » n'auroit pas pleuré si long-  
 » tems sur l'inconstance & les  
 » mépris de son Amant : elle  
 » n'auroit pas tremblé si souvent  
 » sur le sort de son fils : elle se  
 » seroit livrée à l'heureux espoir  
 » de le revoir un jour dans les  
 » bras de son pere « .

A peine ma lettre fut-elle par-  
 tie que je revis cet homme gé-  
 néreux qui daignoit s'intéresser

à mon sort. Il m'apportoit la réponse qu'il avoit reçue de Valmour, & qui me confirma dans l'heureuse certitude d'en être aimée. Le Prince me promit d'employer tout son crédit pour le rappeler vers moi, & mettre le comble à notre bonheur. Ma tendre Amie, il n'en est pas de plus pur que de faire celui des autres.







## C H A P I T R E V I.

*On s'y attendoit bien.*

C O N T E N T E , enchantée , j'ai vu l'ami de mon cœur. Il a surpris sa bien-aimée tenant son fils dans ses bras : transporté d'aïse , il a volé vers elle ; il a embrassé mille fois & la mere & l'enfant. Ne le voyez-vous pas , mon aimable Amie , cet Amant trop tendre près de sa chere Victoire , dont il tient , dont il baise à chaque instant les mains. On ne lui enleva plus , dit-il , sa Maîtresse. Il va s'unir à elle pour jamais. Envain toute sa famille s'opposeroit-elle

à son bonheur : il aimeroit mieux quitter le service , renoncer à tous les honneurs , passer ses jours dans l'obscurité , fuir dans les contrées les plus éloignées , que d'abandonner encore une fois tout ce qui lui est cher.

Valmour touchoit à cet âge où son Tuteur alloit perdre l'empire qu'il avoit sur lui ; le Prince obtint son consentement à notre mariage , & lui promit de faire avoir une Majorité à son neveu. Huit jours étoient à peine écoulés depuis l'arrivée de mon Amant , que des nœuds sacrés m'attachèrent à lui. La main de l'hymen en fixant mon bonheur , arrêta les larmes que l'amour m'avoit fait répandre.

Tel a été , ma chere Amie , le terme de mes malheurs. Depuis cet heureux moment , rien n'est encore venu troubler la paix de mon cœur. — Mon époux toujours tendre , toujours aussi intéressant , se plaît près de moi : il me quitte avec peine & revient avec plus de plaisir vers celle qui le desire.

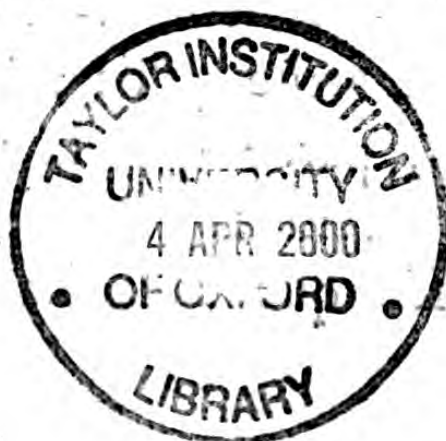
Je me suis rappellé , hélas ! sans doute trop tard , que j'avois un pere respectable & une mere qui peut-être languissoient dans l'indigence ; j'ai été dans leur cabane obscure leur offrir des secours. Je n'ai point rougi de leurs manieres simples & naïves : en me sentant pressée dans les bras de

DE VICTOIRE. 101

mon pere courbé déjà sous le poids des années , j'ai arrosé ses cheveux blancs de mes larmes. Je n'ai point offert aux yeux de mes parents tout le brillant de ma fortune ; mais j'ai augmenté la leur. Ma mere tranquille dans sa maison , ne s'expose plus à l'injure du tems pour recueillir sur la terre les fruits que la nature offre à ses enfants. Mon pere qui , sur ses vieux jours , jouit d'une douce aisance , ne cultive plus que son jardin ; & je vois d'un œil tranquille mes freres presser de leurs mains robustes la charrue qu'ils suivent gaiement , parce que la terre qu'ils labourent leur appartient, Plus sensée que dans ma jeu-

102 MEMOIRES, &c.  
nesse, je m'honore de leur tra-  
vail, & je trouve leur état plus  
noble encore que celui de mon  
Epoux.

*F I N.*



993586

